

5^e Année - N° 201.

Le numéro : 30 centimes

22 Août 1918.

LE PAYS DE FRANCE



L'Aviateur G. Guérin

Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Abonnement pour la France. 15 Frs.

Edité par
Le Matin
2.4.6
boulevard Poissonnière
PARIS

Abonnement pour l'Etranger. 20



IX INVESTIGATIONS (Suite)

Cette réponse sembla faire hésiter Sylvie ; au bout d'un instant cependant elle continua :

— Bon ! Vous êtes bien M. Langlois ?

— Oui... pour l'instant.

— Donc il est d'autres instants où vous portez un autre nom ?

— Oui.

— Ce n'est pas une raison de santé qui vous amène ici ?

— C'est une raison de convalescence.

— Quelle profession exerciez-vous ?

— J'exerce un métier très noble, mais pas une profession.

— Alors vous ne pouvez rien confier de plus à celle que vous dites aimer ?

— Je ne puis rien lui confier de plus ; cependant je puis dire que je suis digne d'elle, que je ne cache rien que je ne puisse avouer un jour prochain et que si la rigueur de celle que j'aime devait suivre mes paroles, j'en souffrirais, mais cela ne me ferait pas dire ce que je dois faire.

La jeune fille garda le silence pendant quelques pas.

— Ainsi vous ne pouvez rien dire de plus ?

— Rien.

— Vous estimatez donc qu'il est des choses qu'on ne peut pas dire à la femme que l'on aime ou que l'on dit aimer. Je m'étais cependant imaginé que deux êtres qui s'aiment ne devaient pas avoir de secrets l'un pour l'autre.

— Vous avez raison, Sylvie ; vous me torturez très cruellement, mais inutilement.

— Et que voulez-vous que je croie ! s'écria la jeune fille avec feu ; vous me dites que vous m'aimez, vous me demandez mon amour et je ne connais rien de vous. Quand je veux vous interroger, vous vous retranchez derrière je ne sais quel serment ou quel prétexte pour vous taire et je reste en face du mystère de votre conduite, non seulement vis-à-vis de moi, mais encore vis-à-vis de tous.

— C'est vrai, toute la faute n'en revient qu'à moi. J'ai parlé trop tôt, mais est-il possible d'attendre quand le bonheur passe si près de vous qu'en tendant la main seulement on croit pouvoir le saisir. Oui, j'ai parlé trop tôt, redit-il avec une gravité douloureuse, et je ne puis rien vous dire de plus que vous répéter que je vous aime, que de vous supplier d'être patiente et bonne, le voulez-vous ?

Sylvie hésita.

— Je ne sais pas... Non, c'est impossible, décidément c'est impossible. Laissez-moi seule continuer ma route... Je suis douloureusement surprise. Adieu.

Lionel ne releva pas cet adieu qu'il aurait pu essayer de combattre, il salua Sylvie et la laissa continuer son chemin.

X

LA FUGUE DE M. BENOIT

Lionel rentra plein de mélancolie chez Mme Clémence qui semblait le guetter et qui l'interrogea en voyant et lui annonça qu'un visiteur l'attendait.

Le visiteur en question était M. Benoît qui, commodément assis devant le fourneau, se chauffait les jambes. A la vue de Lionel il se leva et celui-ci le conduisit dans sa chambre où l'homme prit une chaise.

— Pardonnez-moi si je m'assieds, je suis fourbu.

— Monsieur Benoît, dit Lionel, je vous croyais parti.

— Vous pensez bien que j'avais hâte de faire connaissance avec le « Pétrel » et ses

hôtes. Après m'être changé, je suis allé faire un tour par là.

— Vous les avez vus, demanda avec crainte Lionel, qui redoutait que M. Benoît n'eût commis quelque imprudence.

— Tous. J'ai attendu l'occasion d'une porte ouverte par un domestique qui s'en allait au marché. Quand il eut disparu, je poussai la porte suffisamment pour passer le bras et saisir la clochette qui ne tint pas et j'entrai. Dans le vestibule j'entendis des voix. Un homme disait : « Il manque à peu près 50 litres au stock, il faut aller les chercher ce matin. Wilkung ira avec Hedda. » J'en savais assez ; il ne me restait plus qu'à voir les personnages et pour y parvenir je criai : « Il n'y a personne ? » Comme je m'y attendais, une porte s'ouvrit violemment et Mme Hedda parut, suivie bientôt de trois types à la manque. Mme Hedda ne paraît pas être une très douce personne. Elle me posa une série de questions, sans aucun ménagement. Pour le reste, j'étais courtier d'assurances venant de Saint-Brieuc et faisant une tournée sur la côte. On refusa mes services et l'on me reconduisit. Je rentrai chez moi, fis tomber ma barbe, comme vous pouvez voir, et me vêts en riche paysan. Ceci fait, j'allai sur la route de Saint-Quay, où il y a un garage, j'y louai une auto pour la journée, car je sais conduire. A 11 heures, je filais comme un zèbre derrière l'auto des Boches ; je collais, entrant où ils entraient ou attendant dans un coin et entrant après eux.

— C'est possible. Maintenant comment comptez-vous vous emparer des hôtes du Pétrel ? Par surprise, j'espère.

— Comme on pourra, monsieur Benoît ; le tout est de les avoir.

— On les aura. Seulement, commandant, quand nous en serons là, je vous demanderai de ne me contredire en rien. Si, pour le bien de la chose, il arrive que ce soit vous qui paraissiez être sous mes ordres et non moi aux vôtres, il faudra me le pardonner et me prêter la main.

— Je vous le promets, monsieur Benoît.

— Merci.

Et M. Benoît prit poliment congé et s'en alla.

Lionel partit rejoindre Yvon, à qui il donna quelques ordres, puis il écrivit à l'amiral, et prenant ses vrais papiers, sa commission régulière l'investissant d'une mission secrète, il se rendit chez le syndic des gens de mer. En apprenant à qui il avait à faire, celui-ci se mit à l'entière disposition du lieutenant de vaisseau.

— Je désire, quand je vous en donnerai l'ordre écrit, que le port soit consigné rigoureusement.

Le syndic lui donna l'assurance que le secret serait gardé et que ses ordres seraient ponctuellement exécutés.

La nuit était venue, Lionel rentra. Le dîner fut morne.

Lionel s'esqua aussitôt le repas achevé et se rendit en hâte à Saint-Quay. Le détachement de fusiliers marins était arrivé dans la journée ; il était commandé par un enseigne de vaisseau et par deux quartiers-maîtres. Lionel se fit conduire auprès de son collègue et le mit au courant de sa mission. Quand il eut terminé, il dit à l'enseigne :

— Demain, dès l'aube, vous vous rendrez avec le matelot Yvon, en pêcheurs tous deux, au banc de Saint-Quay. Vous y étudierez, sur les roches appelées « les Cognées » et immédiatement autour d'elles, le moyen de dissimuler la majeure partie de votre détachement qui devra s'y rendre en armes, chaussé d'espadrilles. Chaque homme aura 50 cartouches, trois jours de vivres. Si vous étiez dans l'obligation de séjourner sur ces îles, vous y vivrez dans le plus grand mystère, cachant vos hommes avec soin pour les dissimuler aux investigations d'une lorgnette maniée sur la côte. Combien avez-vous d'hommes ?

— Vingt.

— Vous n'en mènerez aux îles que douze ; vous m'en laisserez huit avec Yvon. Vous pourrez vous rendre aux Cognées sur un chalutier que je ferai mettre à votre disposition par le syndic du port ainsi qu'un pilote, mais vous le ferez à la nuit tombée ; d'ici là tous vos hommes doivent être consignés.

En quittant l'enseigne, Lionel prit Yvon et tous deux montèrent au Pétrel. Tout y était d'un calme profond.

Lionel et Yvon sautèrent le mur et firent, avec d'infimes précautions, le tour de la maison. Ils purent se convaincre qu'il était relativement facile d'y pénétrer en enfonçant la porte-fenêtre. Ceci constaté, ils sortirent par le même chemin et se glissèrent jusqu'à la crête de la falaise. Tout y était parfaitement tranquille.

Les deux hommes revinrent au port.

Le canot des Garber n'était plus là.

Le lieutenant de vaisseau Lionel Leperdurec eut un juron d'une telle énergie que Yvon, qui en possédait toute une série et des meilleures, en fut tout surpris.

— C'est ce soir qu'ils agissent, s'écria-t-il ; ils nous ont joués.

Et la poigne de fer de l'officier meurtrissait le bras du matelot à le faire crier.

— Comprends-tu, ils sont aux îles, en train de ravitailler le sous-marin. Je suis déshonoré !

Ils allèrent presque courant jusqu'au bout de la jetée. Lionel espérant voir quelque chose au large. Mais, le premier mouvement passé, l'officier se calma ; il vit les choses plus sainement.

Tout d'abord la mer était basse et l'accès des Cognées était interdit au sous-marin.

Ils allaient atteindre l'extrémité de la jetée quand Yvon butta contre un paquet qui poussa un cri de douleur. C'était M. Benoît.

(A suivre.)



Ce que j'ai dû acheter à Saint-Brieuc c'est fantastique ! Enfin, quand je repris la route du Portrieux, je savais tout ce que je voulais savoir. Voici ce qu'ils ont acheté : 11 jambons, 50 boîtes de conserves de légumes, 20 de confitures, 100 paquets de tabac, 50 boîtes d'allumettes, tous les journaux depuis quinze jours, du savon, 20 litres d'eau-de-vie, 10 bouteilles de champagne. En tout il y en a eu pour près de 500 francs, sans compter les 50 bidons de pétrole dont ils avaient besoin.

— C'est admirable, monsieur Benoît, dit-il, vous êtes un homme admirable !

— Peuh ! jeu d'enfant, dit l'agent avec modestie, j'ai fait plus fort. Maintenant voici ce que je conclus de mes petites découvertes : ces gens qui vont ou qui peuvent aller tous les jours à Saint-Brieuc n'ont que faire de 50 jambons. Ces victuailles sont donc destinées au sous-marin et, pour qu'ils les achètent d'un coup, ce qui est imprudent, il faut qu'ils soient pressés par les circonstances, donc le sous-marin sera là bientôt.

— Pas avant deux jours, dit Lionel, il n'aurait pas assez d'eau sous lui.

URODONAL

et l'Opinion médicale

Je tiens à vous déclarer qu'ayant employé très souvent votre *Urodonal* dans toutes les formes d'uricémie, dans ses manifestations plus ou moins graves, chez des individus de tempérament arthritique, j'ai toujours constaté des résultats inespérés que je n'avais pu obtenir avec les autres médicaments antiuriques. Je continuerai avec constance et confiance à l'employer dans tous les cas indiqués.

Dr AVERSA Joseph,
Inspecteur d'hygiène à Palerme (Sicile)

Je vous atteste avec plaisir que j'ai constaté la très grande efficacité de l'*Urodonal* sur un malade atteint de goutte arthritique déformante, inguérissable. Tous les remèdes jusqu'ici n'avaient apporté aucun soulagement ni amélioration ; mais avec l'*Urodonal* mon client est enthousiasmé des immenses résultats obtenus et moi-même je suis décidé à le préférer à tous les autres remèdes indiqués pour cette maladie.

LAMBERTO PISANI,
Docteur à Montebello
(Pavie).



Lorsque l'*URODONAL* approcha de la Terre,
On put voir qu'un Archange entraînait la galère,
Sa flamboyante épée et son regard serein
Annonçaient aux mortels accourus sur la rive
Qu'il venait parmi eux pour défendre le « REIN ! »

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies.
Le flacon, franco, 8 francs ; les trois, franco, 23 fr. 25.
Aucun envoi contre remboursement.

FANDORINE

80 % des femmes ne sont pas satisfaites de leur santé.

A partir de 40 ans, la femme s'engraisse par suite d'insuffisance glandulaire.

Seule l'ophtérapie (*Fandorine*) peut la guérir et lui conserver une taille normale.

Communication :
Académie de Médecine
(13 juin 1916).



Spécifique des Maladies de la femme

Arrête les hémorragies.
Supprime les vapeurs.
Guérit les fibromes non chirurgicaux.

Toute femme doit faire chaque mois une cure de *FANDORINE*.

Etablissements Chatelain, 2, rue Valenciennes, Paris. Le flacon de *Fandorine*, franco, 11 fr.; flacon d'essai, franco, 5.30.

VAMIANINE

Dépuratif intense du sang, non toxique

Avarie, Tabes, Maladies de la Peau

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. Le flacon, franco, 11 francs.
Aucun envoi contre remboursement.

Brochure sur demande.



Vamianine jugule l'avarie et empêche toutes les manifestations.

JUBOL

Laxatif physiologique, le seul faisant la rééducation fonctionnelle de l'intestin.

L'éponge et le nettoie,
Evite l'Appendicite et l'Entérite,
Guérit les Hémorroïdes,
Empêche l'excès d'embonpoint,
Régularise l'harmonie des formes.

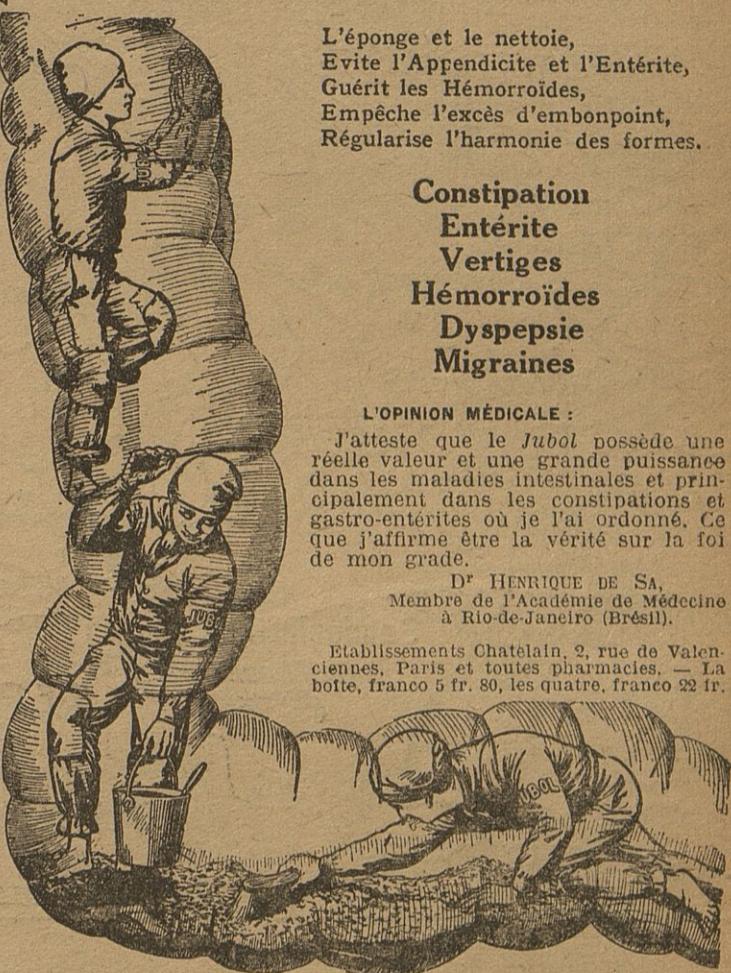
Constipation
Entérite
Vertiges
Hémorroïdes
Dyspepsie
Migraines

L'OPINION MÉDICALE :

J'atteste que le *Jubol* possède une réelle valeur et une grande puissance dans les maladies intestinales et principalement dans les constipations et gastro-entérites où je l'ai ordonné. Ce que j'affirme être la vérité sur la foi de mon grade.

Dr HENRIQUE DE SA,
Membre de l'Académie de Médecine
à Rio-de-Janeiro (Brésil).

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris et toutes pharmacies. — La boîte, franco 5 fr. 80, les quatre, franco 22 fr.

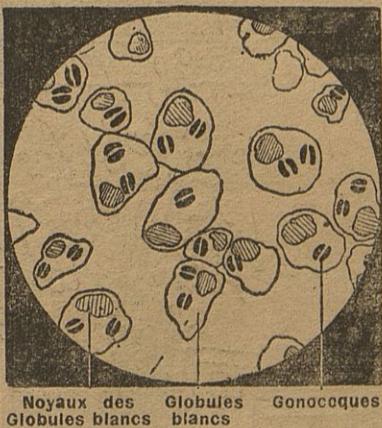


Pagéol

ÉNERGIQUE ANTISEPTIQUE URINAIRE

Guérit vite et radicalement
Supprime les douleurs
de la miction
Evite toute complication

Communication à l'Académie de médecine du 3 décembre 1912.



Noyaux des Globules blancs
Globules blancs
Gonocoques
Goutte de pus vue au microscope.

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. La demi-boîte, franco, 6 fr. 60 ; la grande boîte, franco, 11 francs.
Aucun envoi contre remboursement.

GYRALDOSE

pour les soins intimes de la femme

Exiger la forme nouvelle en comprimés, très rationnelle et très pratique.

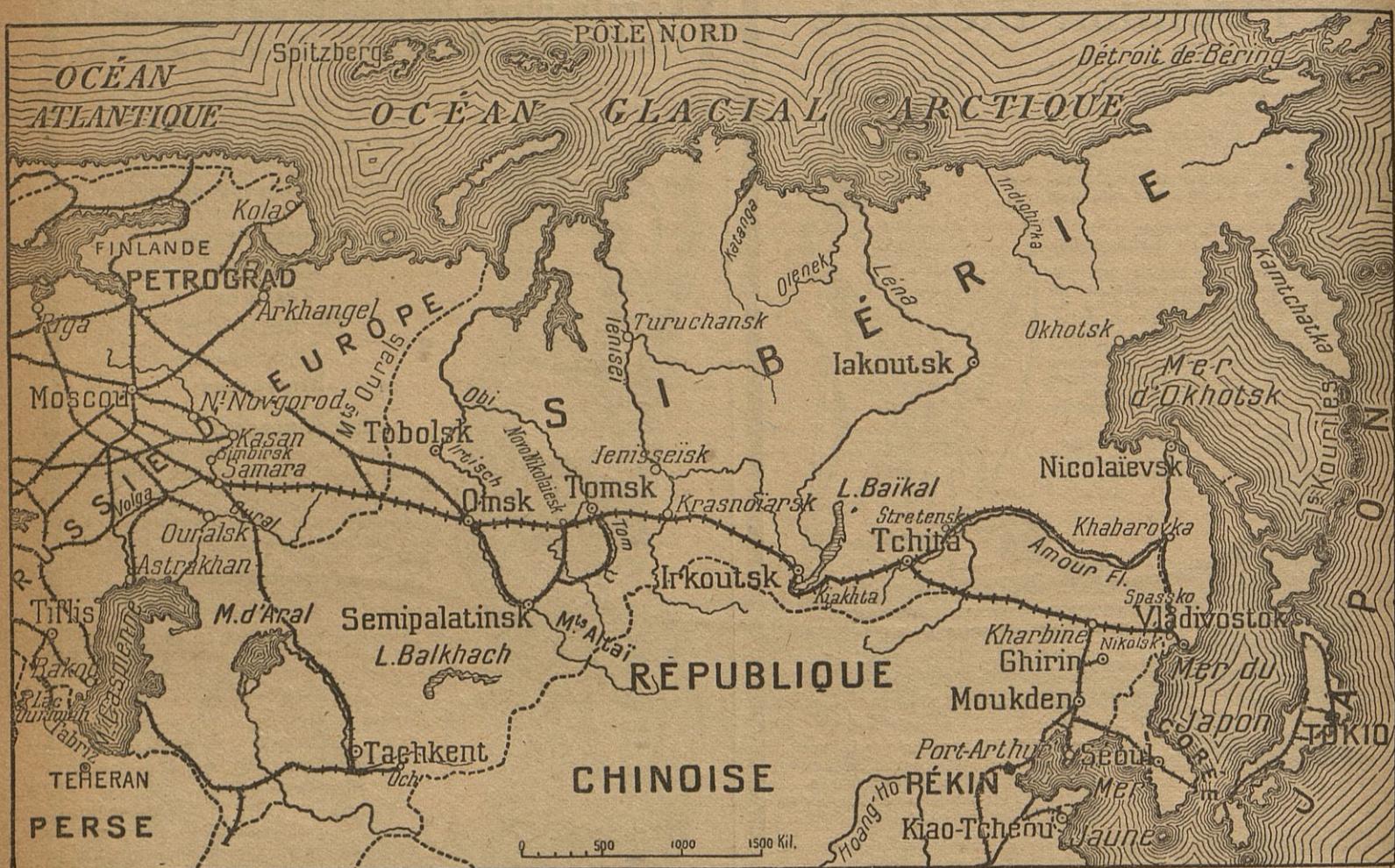
Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. La boîte, 5 fr. 30 ; les 4, 1 fr. 20 fr. ; la grande boîte, 1 fr. 7 fr. 20 ; les 8, 1 fr. 20 francs.



Excellent produit non toxique, décongestionnant, antileucorrhéique, résolutif et cicatrisant. Odeur très agréable. Usage continu très économique. Assure un bien-être réel.

Sauvée grâce à la *GYRALDOSE*

CARTE DE LA SIBÉRIE



« OHÉ ! LES P'TITS AGNEAUX, QU'EST-CE QUI CASSE LES VERRES ? » (Air connu).

— Les Boches ?... Ils savent bien que c'est la seule manière qui leur reste de venir « faire la bombe » à Paris...

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 8 au 15 Août



PLUS de trente mille prisonniers, près de mille canons, un matériel considérable pris à l'ennemi, tel est le bilan de l'offensive franco-britannique dont nous avons annoncé le déclenchement le 8 août. Amiens sauvé ; la ligne Paris-Amiens hors de l'atteinte de l'ennemi ; le front allemand reculé loin des positions desquelles restait naguère possible une marche sur Paris ; la cohésion des armées britanniques entre elles et avec les nôtres sauvegardée ; enfin l'initiative des opérations décidément passée au maréchal Foch, telles sont les premières conséquences de la victoire qui a couronné cette grande et habile manœuvre.

Cette offensive menée, sous la direction du maréchal sir Douglas Haig, par la 4^e armée britannique, commandée par le général Rawlinson, et la 1^{re} armée française, commandée par le général Debeney, est partie sur un front étendu, à l'est et au sud-est d'Amiens, depuis Braches, sur l'Avre, jusqu'aux environs de Morlancourt, un peu au-dessous de l'Ancre.

Les alliés avaient devant eux : à cheval sur la Somme, face à Amiens, les divisions de von Marwitz ; entre Avre et Oise, face au sud-ouest, les divisions de von Hutier.

Disons d'abord que les troupes appelées à exécuter cette offensive avaient été massées sur leurs positions de départ, de nuit, à l'insu de l'ennemi. La préparation d'artillerie fut très brève et par endroits même nulle ; et l'offensive une fois lancée se développa avec une rapidité touchante, appuyée de tanks en grand nombre, de cavalerie, de batteries d'autos-mitrailleuses et d'escadrilles d'avions. Si l'ennemi, dans certains secteurs, fut déconcerté par la rapidité d'une attaque imprévue, en général il se ressaisit vite et opposa partout une résistance vigoureuse aux troupes alliées qui firent, au cours de cette bataille de plusieurs jours, de véritables prodiges.

Dès le premier jour, il est apparent que les opérations engagées se termineraient pour nous par une victoire. A l'abri de leurs troupes de première ligne, les Allemands s'empressent de ramener à l'arrière tout ce qui ne leur est pas indispensable de leur artillerie et de leurs approvisionnements : mais cette retraite est fortement contrariée par la cavalerie des alliés, leurs tanks légers, véritables lévriers d'acier qui évoluent avec une légèreté et une vitesse incroyables ; enfin, les avions contribuent, eux aussi, à semer la panique, le désarroi et la mort dans les convois boches. Dès le soir de la première journée, la ligne atteinte par nos troupes passe par Plessier-Rozainvillers, Beaucourt, Caix, Framerville, Chipilly et l'ouest de Morlancourt. Plus de quatorze mille Allemands sont prisonniers : un grand nombre de canons sont restés entre les mains des alliés. L'ennemi évacue ses positions avancées dans la vallée de la Lys.

La deuxième journée de l'offensive n'est pas moins brillante. Les divisions françaises portent leurs lignes à 14 kilomètres de leur front de départ ; les Britanniques refoulent de plus en plus les Allemands qui font face à Amiens. La ligne générale, au soir du 9, est marquée par Pierrepont, Arvillers, Rosières, Rainecourt et Morcourt. Le nombre des prisonniers a atteint dix-sept mille ; de 200 à 300 canons, y compris une pièce sur rails, des mitrailleuses, des munitions ont été capturés.

Les progrès des armées alliées sont encore plus intéressants le 10. La ville de Montdidier, enveloppée au nord et au sud-est, tombe au pouvoir des Français qui y font un grand nombre de prisonniers et y capturent un matériel considérable. Les Français alors, tout en poursuivant leur marche vers l'est, développent leur action vers le sud-est en direction de Lassigny avec la coopération de l'armée Humbert établie sur leur droite. Pendant ce temps, Anglais et Américains poussent leurs attaques entre l'Ancre et la Somme et, en dépit de contre-attaques désespérées, ils réalisent de sérieux progrès. C'est ainsi que la ligne générale des alliés passe, à la fin de cette journée, du nord au sud, par Lihons, Fresnoy-lès-Roye, Lignières, Conchy-les-Pots. Le nombre de prisonniers, la quantité de pièces et de munitions enlevées à l'ennemi se sont considérablement accrus. L'ennemi active sa retraite et, par le matériel qu'il abandonne, on voit qu'il l'effectue en désordre. L'avance victorieuse des alliés le refoule dans la boucle de la Somme où il ne tardera pas à se voir acculé ; il ne pourra que difficilement franchir le fleuve, dont les abords sont marécageux et dont les ponts fixes sont bombardés sans répit par notre aviation, aussi bien d'ailleurs que ceux qu'il s'efforce d'établir sous un feu d'enfer.

La journée du lendemain, 11 août, se passe pour les Britanniques à repousser des contre-attaques qui se font de plus en plus violentes, principalement dans le secteur de Lihons. Cette localité, qu'ils avaient enlevée la veille, leur est vivement disputée, mais finit par leur rester. D'ailleurs ils accusent une nouvelle progression au nord de la Somme, entre Etinehem et Dernancourt. Quant aux Français, eux aussi, ils trouvent chez l'ennemi une résistance d'autant plus serrée que ses divisions sont plus tassées entre le front de bataille et le cours de la Somme ; il a fait appel à des réserves pour couvrir sa retraite. Nos troupes continuent cependant à avancer entre Avre et Oise ; au sud de l'Avre elles poussent jusqu'à une ligne Armancourt-Tilloloy. Plus au sud elles sont aux abords de Canny-sur-Matz. Entre le Matz et l'Oise, elles occupent Chevencourt, Machemont et Cambonne, village qu'elles dépassent de 2 kilomètres le surlendemain 13 août. Ce même jour, elles dépassent également Gury, prennent pied dans le parc de Plessier-de-Roye et atteignent Belval. Enfin, le 14, nos vaillantes troupes s'emparent, entre Matz et l'Oise, de Ribécourt.

Le front de l'armée britannique ne s'est pas sensiblement déplacé depuis le 11 ; toutefois l'ennemi a étendu au secteur d'Hébuterne le repli de ses troupes du nord.

On peut à ce moment faire l'inventaire approximatif de ce dont on a appauvri l'ennemi depuis le 18 juillet où débute l'offensive au nord de la Marne. Le total des prisonniers faits depuis cette date atteint 73.000 hommes, dont un grand nombre d'officiers supérieurs. Quinze cents canons, dont des pièces de gros et très gros calibres, et des milliers de mitrailleuses, des monceaux de munitions et d'approvisionnements sont tombés aux mains des alliés. On ne parle pas des morts et des blessés. On sait par les prisonniers et d'ailleurs par le spectacle des divers champs de bataille, que les pertes de ce genre ont été considérables.

Enfin, une autre conséquence de nos succès, qui a bien aussi sa valeur, est l'obligation pour les Boches de déménager des environs de Ham leur supercanon, la Bertha, avec laquelle ils tiraient sur Paris, et il est vraisemblable qu'ils ne pourront pas, de longtemps, la mettre en place ailleurs de manière à nous menacer de nouveau.

Mais si l'on constate un temps d'arrêt dans la bataille, cela ne signifie pas que l'offensive soit terminée. Chaulnes, Roye, Lassigny sont trop menacés pour ne pas tomber dans un délai rapproché au pouvoir

de nos troupes qui s'en rapprochent peu à peu. Elles sont, le 15, à 1.600 mètres seulement de Lassigny, et approchent également de Noyon.

Un chiffre donnera une idée de l'activité de l'aviation dans cette bataille : dans les huit jours qui viennent de s'écouler il a été abattu sur ce front, par les alliés, quatre cent quatre appareils ennemis.

NOTRE COUVERTURE

LE LIEUTENANT AVIATEUR G. GUÉRIN

Le lieutenant Gabriel Guérin, qui, le 19 juillet, avait remporté sa 23^e victoire après avoir été éloigné du front pendant deux mois à la suite d'une blessure reçue en combattant, vient de se tuer sur un aérodrome. Son avion, au départ, eut une perte de vitesse. Il chut au sol, et on releva Guérin mortellement blessé.

Ce hardi pilote comptait à son actif 22 avions homologués, le premier ayant été abattu le 25 mai 1917.

Il était médaillé militaire du 27 août 1917.

Lorsqu'il eut les honneurs du communiqué au rang des as il obtint cette magnifique citation :

« Guérin (Gabriel-Ferdinand-Charles), sous-lieutenant d'infanterie à l'escadrille S. P. A. 15 (groupe de combat n° 13). — Pilote de chasse hors pair, officier de la plus haute valeur morale. Joint à ses qualités d'audace et d'abnégation une habileté manœuvrière incomparable. Est l'âme de son escadrille. Le 22 décembre 1917, a abattu un avion dans nos lignes, le lendemain a de nouveau abattu un avion qui, brisé en l'air, s'est écrasé sur les tranchées ennemis (10^e et 11^e victoires). »

C'est une figure des plus énergiques de l'aviation et un de nos plus hardis pilotes qu'un accident banal a fauché au milieu de ses prouesses.

LA DEUXIÈME VICTOIRE DE LA MARNE⁽¹⁾

(18 JUILLET — 3 AOUT)

Par le C¹ BOUVIER DE LAMOTTE
Breveté d'Etat-Major.

Le 20 juillet, dans la nuit, les Allemands avaient évacué Château-Thierry ; leur situation paraissait, en effet, hasardée sur la Marne. L'avance réalisée par les armées françaises de contre-offensive plaçait les troupes de von Boehn dans une position périlleuse, tout au moins pour celles qui, ayant franchi la Marne le 15 juillet, se trouvaient encore sur la rive gauche. La bataille se livrait dans leur dos actuellement, et elles avaient derrière elles une rivière profonde qui, en cas de marche en retraite, augmenterait les difficultés de leur recul.

Les 18, 19 et 20, les armées franco-américaines avaient notamment progressé vers l'est ; l'armée Mangin avait atteint les plateaux à l'ouest de Soissons ; elle tenait Chaudun, Villemontoire ; c'était la menace sur la Crise et si le pivot de défense allemande, c'est-à-dire Soissons, venait à être enlevé, c'était pour l'armée von Boehn le désastre. Le haut commandement allemand a, du reste, compris le danger et c'est vers ce coin du champ de bataille qu'il va diriger de suite ses divisions de réserve.

L'armée Degoutte s'est avancée au sud de l'Ourcq ; elle a atteint Neuilly-Saint-Front le 19 et, le 20, son aile droite est en progression au nord-est de Château-Thierry. A ce moment se produit dans la ligne de bataille un événement très gros de conséquences...

L'armée de Mitry, qui pousse au sud de la Marne les divisions allemandes en retraite, tente un coup de force. Parvenue sur les bords de la rivière, à l'ouest du Sormelin, elle franchit la Marne entre Fossey et Chartèves et s'avance dans le bois de Barbillon. C'est ce mouvement hardi qui décide immédiatement le recul des Allemands de la pointe avancée de Château-Thierry ; du reste, à cette date, le 21 juillet, les détachements franco-américains de l'armée Degoutte approchaient de la voie ferrée de Bézu-Saint-Germain ; c'était l'autre danger venant du nord.

A la même date, sur le front est, entre Marne et Reims, une lutte extrêmement violente se déroulait. Les Franco-Britanniques, en liaison avec les divisions italiennes, attaquaient sur l'Ardre. Le 22 juillet, la tête de pont de Fossey-Chartèves est augmentée ; les troupes de l'armée de Mitry pénètrent dans Mont-Saint-Père et sur la lisière est du bois de Barbillon ; elles donnent la main déjà à l'aile droite de l'armée Degoutte qui, à la même date, occupe Epieds.

L'ennemi avait amené en hâte ses réserves sur le front menacé, surtout vers le nord-ouest, dans la vallée de la Crise ; là il avait massé ses divisions ; aussi l'armée Mangin, pour le moment, ne pouvait plus progresser aussi vite qu'au début et une lutte sévère se développait par la grande route de Soissons à Château-Thierry dans la partie entre Villemontoire, Parcy, Hartennes. Les hauts plateaux et les terrains nus dans cette contrée se prêtaient mal à une offensive et l'ennemi pouvait plus facilement résister à la pression, surtout depuis l'arrivée de ses réserves.

Plus au sud, dans la vallée de l'Ourcq, les couloirs des ruisseaux favorisaient la progression des divisions franco-américaines de l'armée Degoutte et parmi tous les terrains boisés (bois de Latilly, bois de Bonnes, bois de Lanone, bois du Roi) l'avance était plus facile. A la date du 25 juillet, c'est-à-dire dix jours après le déclenchement de l'offensive allemande, nos armées avaient gagné un notable terrain dans la poche créée par l'avance ennemie du mois de mai ; elles avaient franchi la Marne et occupaient la ligne suivante :

AU NORD. — L'armée Mangin s'étendait des hauteurs de Pernant à Missy-aux-Bois, occupait le plateau de Chaudun ; sur un affluent de la Crise, Villemontoire, puis Parcy, Saint-Rémy-Blanzy ; elle atteignait les abords immédiats d'Oulchy-la-Ville, Oulchy-le-Château.

AU SUD-OUEST. — L'armée Degoutte marchait sur la rive gauche de l'Ourcq, entre cette rivière et la Marne ; elle avait abordé le ru Garnier, dépassé Rocourt, pris pied dans le bois du Châtelet, occupant la grande artère Soissons-Château-Thierry. Vers Epieds des luttes sanglantes se déroulaient pour la possession du village et des hauteurs de Courpois.

PLUS AU SUD. — L'armée de Mitry avait étendu son action sur toute la Marne dont elle tenait déjà la rive droite de Château-Thierry à Dormans. Devant Dormans, l'ennemi tentait d'arrêter sa progression en attaquant les villages de Tréloup et Chassins ; il était définitivement rejeté vers le nord et nous occupions une partie des forêts de Fère et de Ris.

A L'EST. — L'armée Berthelot livrait des combats sérieux entre Reuil et Champlat, puis plus au nord, vers la vallée de l'Ardre, Sainte-Euphraise et Virigny.

ENFIN ENCORE A L'EST. — L'armée Gouraud avait continué à arrêter toute progression de l'ennemi dans les plaines de Champagne.

La situation, le 25 juillet au soir, se présentait donc comme très bonne

pour toutes les armées franco-américaines. L'ennemi s'acharnait cependant à conserver un point de contact avec la Marne à l'est de Dormans.

La pression constante de toutes nos armées sur tout le front ennemi plaçait les armées allemandes dans une situation dangereuse. Si ces dernières s'éternisaient à conserver le contact avec la Marne et ne voulaient pas réduire leur avancée, elles risquaient fort de se voir entourées par la marche concentrique des armées Mangin, Degoutte, Mitry, Berthelot. Mais déjà notre service de renseignements par avions signalait qu'à l'intérieur de la poche allemande on apercevait, en direction des centres : Fère-en-Tardenois, Courmont, Coulorges, Passy-Grigny, de vastes incendies. L'ennemi, certainement, brûlait les gros approvisionnements de toutes sortes, rassemblés en prévision de la marche espérée sur la capitale...

Le 27 juillet, le fait était confirmé ; l'ennemi abandonnait toute la Marne et, dans la soirée, ses divisions se retiraient sur Cuisles, sur Cuchery et plus au nord.

Dans cette même journée nous occupions Oulchy-le-Château ; l'armée Degoutte dépassait Armentières, atteignait Villeneuve-Saint-Fère, et occupait Courmont et partie des forêts de Fère et de Ris.

D'autre part, nous tenions Passy-Grigny, sur la Semoigne, et notre ligne avançait jusqu'à Cuchery, Champlat, Chaumuzy.

La Marne se trouvait entièrement dégagée ! La grande voie Paris-Châlons nous était rendue.

A cette même date le G. Q. G. accusait officiellement : « Pris à l'ennemi 30.000 prisonniers valides ! »

C'était bien une victoire ; une seconde victoire de la Marne, gagnée grâce au talent des chefs, grâce au courage et à l'endurance des soldats, grâce à l'appui des jeunes troupes de nos alliés qui avaient combattu dans nos rangs et s'étaient révélées comme de véritables émules de nos poilus.

Aux armées franco-américaines du front ouest, à celles franco-anglo-italiennes de l'est, revenait la gloire du succès final.

LA RETRAITE

Les Allemands battaient en retraite ; sur toutes les routes du Tardenois, au fur et à mesure de l'avance de nos colonnes, nous trouvions les traces du recul précipité. L'abandon des voitures, les caissons brûlés, les magasins d'approvisionnements à moitié incendiés, les routes et les ponts coupés, tout inquiétait la retraite ; elle se faisait avec assez de méthode grâce aux divisions de réserve engagées, et les grosses arrière-gardes luttaient pour laisser aux colonnes le temps de s'écouler vers le nord. Il était du reste grand temps d'agir ainsi pour l'ennemi. Le 28 juillet, l'armée Degoutte occupait Fère-en-Tardenois, Nesles, Sergy ; or, à cette date, les têtes de colonnes de l'armée de Mitry apparaissaient à Champvoisy, au nord de la forêt de Ris, et l'armée Berthelot occupait, par son aile gauche, Anthénay et Orlizy, sur la route Dormans-Reims. Il n'y avait pas plus de 17 kilomètres à vol d'oiseau de Nesles à Ville-en-Tardenois. La retraite de l'armée von Boehn s'imposait donc et il fallait la hâter. Dans ce pays entre Marne et Vesle, les routes ne sont pas très nombreuses, le pays reste couvert par ses bois, ses forêts, il n'y a qu'une seule voie ferrée, celle d'Oulchy à Fismes ; or nous occupions Oulchy dès le 25. Il semblait donc que l'ennemi ne pouvait s'attarder dans cette région et son recul devait se prolonger vers le nord pour rechercher une ligne de résistance, soit entre Vesle et Aisne, soit même en arrière de l'Aisne.

La pression française s'exerçait sans relâche sur tout le contour de la poche allemande créée par l'offensive de mai.

A l'ouest : l'armée Mangin attaquait sur la Crise et progressait.

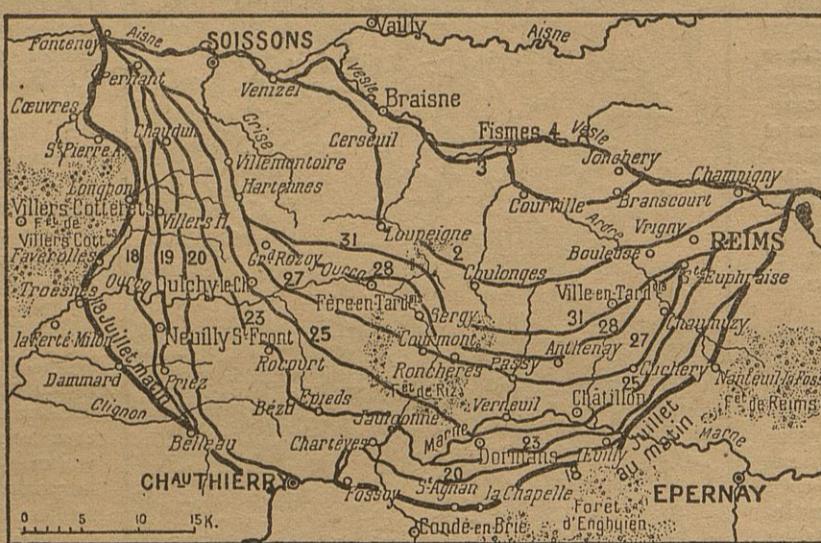
Au sud : l'armée Degoutte avait franchi l'Ourcq, entrat dans la forêt de Dole.

A l'est : l'armée Berthelot dépassait la route Dormans-Reims.

La situation semblait donc très favorable pour les armées alliées.

Le 2 août, fortement renforcées par les éléments américains, elles attaquent sur toute la ligne. L'armée Mangin enlève les hauteurs de Soissons, pénètre dans la ville, pivot de la résistance allemande, occupe le cours de la Crise et l'Aisne de Soissons à Venizel ; elle a pris possession des plateaux de Serches et de Cérseuil. L'armée Degoutte a dépassé Arcy-Sainte-Restitude, le bois de Dole ; enfin, au sud et à l'est, d'un seul élan les troupes des alliés enlèvent la ligne Coulorges, Verzely, Lhéry, Bouleuse, Gueux, Champigny.

Le 3 août la ligne avance de plus de dix kilomètres vers le nord ; on occupe plus de cinquante villages ; nos armées bordent l'Aisne de Soissons à Condé ; elles tiennent la Vesle de son embouchure à Braisne ; les Américains sont aux abords de Fismes ; plus à l'est notre ligne atteint Brancourt et notre cavalerie patrouille à Jonchery. Dès lors, c'est la poursuite, qui va rejeter l'ennemi au nord de la Vesle.



LA DEUXIÈME VICTOIRE DE LA MARNE : NOS REPRISES SUCCESSIVES.

(1) Voir les numéros 184, 185, 186, 187, 191, 192, 193 et 200 du *Pays de France*.

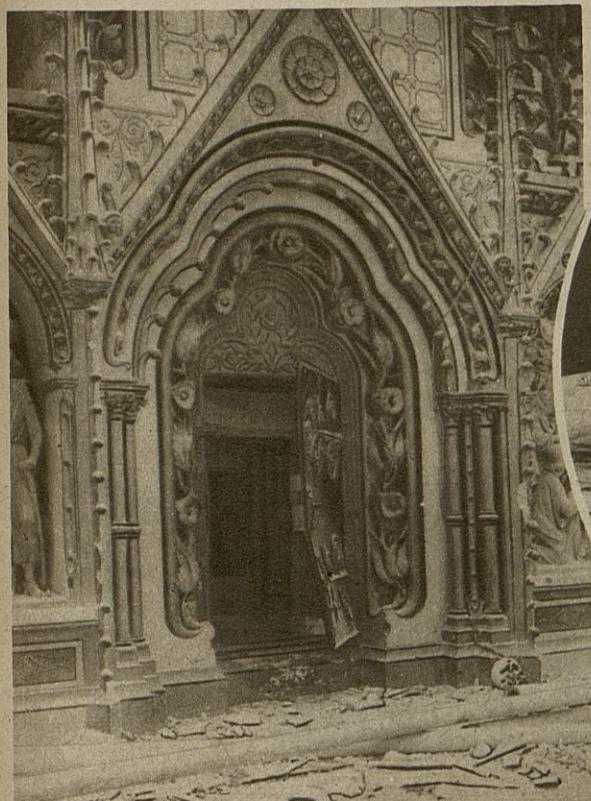
DANS SOISSONS DÉVASTÉ PAR LES BOCHES



Dans cette rue, près des casernes, on voit encore quelques maisons debout ; les autres sont détruites.



A tous les carrefours des écriveaux indiquaient aux Boches le chemin de leur kommandantur.



Dans la cathédrale, le tabernacle de l'autel de la Vierge fracturé par les Boches.



Le vase du saint chrême que les Allemands ont martelé pour en réduire le volume.



La rue des Minimes. Au fond, la flèche de l'église de Saint-Jean-des-Vignes.



Lorsque nos chasseurs à pied reprit Soissons, le 2 août, ils trouvèrent la malheureuse ville, où n'étaient restés, de ses habitants, que trois vieillards, presque complètement dévastée. Les Allemands avaient, avant de s'enfuir, procédé à un pillage minutieux et, notamment, cambriolé toutes les églises dont les richesses artistiques avaient pris le chemin de l'Allemagne. On voit ici, à gauche, un riche sarcophage que ces malfaiteurs ont profané dans la cathédrale ; à droite, une rue totalement détruite avec, au fond, ce qui reste de la tour de la cathédrale.

L'EMPRISE BOCHE EN PROVENCE

Personne n'ignore la place considérable prise avant la guerre par les Allemands en France dans le commerce et dans l'industrie.

On sait moins que leur emprise s'étendait jusqu'aux produits directs de notre terre. De ceux-ci ils avaient naturellement choisi, comme proie facile et délicate, les plus fins, les plus recherchés, ceux qui payaient le mieux l'effort paysan : les premiers fruits et les premières fleurs.

Les oeillets aux senteurs violentes, les légers mimosa, les roses de janvier, les pêches veloutées à la fin de juin, les raisins dorés en juillet, les rubescents tomates, les honnêtes pommes de terre elles-mêmes se transformaient pour les Boches en lous d'or et en billets bleus qui prenaient bientôt le chemin de Berlin.

Où et comment ce commerce s'exerçait-il ? Comment était-il né et s'était-il développé ? Qu'est-il devenu depuis la guerre ? C'est ce que nous allons essayer d'expliquer ici.

La terre française qui produit le plus de primeurs en fruits et en légumes est assurément la Provence, comme c'est sous son ciel lumineux que s'épanouissent d'abord les nouvelles fleurs de l'année. Celles-ci parfument les doux mois d'hiver de toute la Côte d'Azur. Les primeurs se cantonnent plus au nord, dans le Vaucluse et ses abords immédiats. Ce sont eux qui vont surtout retenir notre attention parce que c'est sur eux que se porte le trafic le plus considérable.

Un ancien dicton du Midi prétendait que « il est trois fléaux en Provence : le Parlement, le mistral, la Durance ».

Le Parlement, qui était celui d'Aix, passait pour être « l'asile des coteries de la grande noblesse plutôt que celui de la justice », et la Durance, aux débordements aussi subits qu'impétueux, dévastait, bien au delà de ses rives caillouteuses, les récoltes mûrissantes.

Le Parlement d'Aix s'est transformé en l'une des plus importantes cours d'appel de France et ses magistrats comptent parmi les meilleurs de chez nous. Grâce à d'ingénieux systèmes de canaux de dérivation et d'irrigation, la Durance est devenue l'un des facteurs principaux de la prospérité du Vaucluse. Seul le mistral n'a pas changé. Encore ai-je entendu de bons esprits soutenir qu'il chassait au loin les moustiques, l'influenza et les maladies qui peuvent se propager dans un air vicié.

Mais revenons à la Durance. Née sur les sommets des Hautes-Alpes, elle se précipite de roc en roc jusqu'à ce qu'elle puisse enfin s'étaler à son aise dans cette vaste plaine vauclusienne qui verdeoie de Pertuis à Châteaurenard et qu'elle recouvre de ses fertilisantes alluvions aux temps préhistoriques.

Le terrain est resté de tout premier ordre. Mais le soleil tape dur dans cette sorte de cuve encerclée par les Alpilles, la chaîne du Lubéron et les montagnes de Forcalquier. La végétation s'y desséchait bien avant les feux de l'été. Néanmoins, à force d'arrosage, les paysans récoltaient quelques beaux fruits et d'appétissants légumes. Le tout s'en allait aux marchés des villes voisines, étant consommé sur place. Et le cultivateur devait perdre de longues heures pour faire au pas de son petit cheval ou de son bourricot les lieues du pays qui le séparaient de la ville.

Heureusement, comme nous l'avons dit, on s'visa de créer des canaux de dérivation sur la haute Durance et on les fit descendre dans la plaine, portant l'eau féconde à proximité du cultivateur.

L'un des villages les plus renommés pour son bon terrain et l'excellence de ses produits était Châteaurenard, fort ancien bourg blotti au pied des quines féodales de son manoir, dont les tours, dorées au soleil des siècles, dominent encore toute la plaine.

Il y a une cinquantaine d'années, vivait là un docteur, nommé M. Mascle, qui s'intéressait fort à la vie quotidienne de ses clients, les cultivateurs des environs. C'est lui qui eut l'idée de créer un marché dans son village même, en faisant prévenir toutes les agglomérations de la région du jour où il se tiendrait. Puis le docteur encouragea les expéditions vers les grands centres et même jusqu'à Paris.

Dès ce moment l'on commence à se montrer prêt à affluer à Châteaurenard. Le marché prend une importance si considérable qu'il a lieu tous les jours ou plutôt toutes les nuits, comme nous le verrons tout à l'heure. D'autres villes et d'autres villages de cette plaine fertile suivent l'exemple de Châteaurenard. Les canaux d'irrigation se multiplient et les chemins de fer d'intérêt local apparaissent enfin. C'est la fortune, la vraie et solide fortune pour tous ces cultivateurs si laborieux.

On m'a montré des paysans, arrivés ici sans un sou, obligés d'emprunter l'argent des semences pour le terrain qu'ils venaient de louer, aujourd'hui gros propriétaires s'offrant tout le luxe qu'ils peuvent concevoir. J'ai vu chez l'un d'eux trois pianos. Personne dans la famille n'en savait jouer, mais cet homme avait entendu dire que toute maison cossue possédait un de ces instruments et il considéra qu'il se devait à lui-même d'en avoir trois.

Assez nombreux sont les cultivateurs qui retirent de vingt à trente mille francs par an de leurs récoltes, lesquelles ne coûtent que de l'engrais et du travail de bras.

Le bourg de Châteaurenard, qui se donne maintenant des allures de ville moderne, impressionne le visiteur par son air de prospérité, de richesse assurée.

Dès qu'en venant d'Avignon vous avez franchi la Durance, vous trouvez les premières cultures, protégées contre le mistral et un peu contre le soleil par d'immenses rideaux de cyprès se découvrant sur la clarté du ciel, et par des palissades de roseaux verts qui frémissent à la brise.

Voici des champs de haricots verts, de tomates, de petits pois, d'aulx, d'artichauts, de courgettes, de concombres, d'asperges, de carottes, de pommes de terre et de toutes les espèces connues de salades. On croirait vraiment se promener dans le potager de la famille Gargantua.

A un détour du chemin la bourgade apparaît. Ce ne sont que maisons neuves, toutes blanches avec un chapeau de tuiles roses. Bien en vue se détachent les succursales des grandes banques de Paris. Puis nous arrivons au cœur de la petite ville, au cours Carnot, ombragé de grands platanes qui abritent le marché en plein vent.

Par une tradition singulière, mais non sans exemple chez nous, ce marché s'ouvre officiellement lorsqu'en fait il est fini.

A 10 heures du soir, une cloche tinte pour la fermeture des cafés et le cours Carnot en compte de nombreux. Dès ce moment commencent à arriver les lourdes voitures de légumes qui vont être déchargées à même le trottoir.

A minuit, le marché bat son plein sous la pâle clarté des étoiles mêlée aux lueurs rougeâtres des lanternes et des fanaux. Aussi quelle richesse et quelle saveur de reflets sur ces légumes de toutes couleurs, sur les châles bigarrés des femmes, sur les muscles bronzés des déchargeurs. Les transactions sont actives, c'est un va-et-vient perpétuel dans cette ombre traversée de lumières. Mais peu à peu les trottoirs se vident, les achats se terminent et lorsqu'à 3 heures du matin la cloche municipale sonne l'ouverture du marché, celui-ci est à peine terminé.

Voici un aperçu des prix cotés sur le marché de Châteaurenard le 2 juillet dernier.

Prix aux cent kilos : Pois gourmands, de 70 à 80 francs ; pois à écouser, de 80 à 100 francs ; haricots verts fins, de 150 à 170 francs ; moyens, 125 francs ; gros, 100 francs ; tomates, 100 francs ; navets, 45 francs ; pommes de terre Holland, de 60 à 70 francs ; Early roses, 60 francs ; rondes blanches, 60 francs ; pêches, de 150 à 200 francs ; poires, de 200 à 250 francs.

Prix à la douzaine : Choux pointus, de 1 fr. 50 à 2 fr. 50 ; artichauts, de 1 à 2 francs ; salades frisées, 1 franc ; romaines, 1 fr. 50.

Prix à la botte : Asperges blanches, 0 fr. 70 ; asperges violettes, 0 fr. 60 ; vertes, 0 fr. 50.

Prix par douze bottes : Poireaux, 6 francs ; radis, 0 fr. 75 ; carottes, 1 franc.

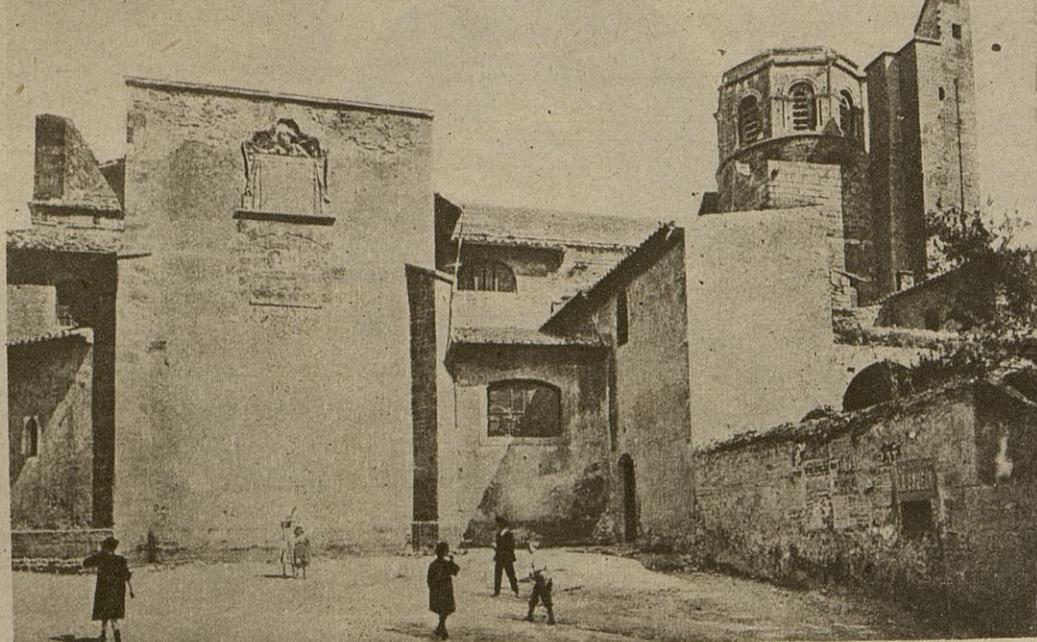
Et enfin citrons, de 10 à 12 francs le cent.

Ce même jour, la gare de Châteaurenard avait expédié 149 tonnes de primeurs se décomposant ainsi : pour Paris, 53 tonnes ; pour la province, 92 tonnes ; pour la région de Montpellier, 4 tonnes.

Ces expéditions vont en augmentant jusqu'à fin juillet, puis elles diminuent un peu jusqu'à l'apparition des raisins de table et prennent enfin une extension encore plus considérable au moment des choux.

Avant la guerre, la gare de Châteaurenard, insignifiante comme mouvement de voyageurs, était, pour les marchandises, l'une des plus importantes du P.-L.-M. Au mois de juillet 1914, l'actif chef de gare de cette localité avait à expédier une moyenne de 400 tonnes par jour. En 1915, les expéditions furent presque nulles, mais reprirent en 1916.

Dès que la prospérité de Châteaurenard fut certaine, les Boches, parfaitement informés, apparurent peu à peu. Vinrent d'abord des ouvriers de culture, puis des commis, puis des contremaîtres, puis des patrons, comme les Klaue, les Walter et les Boishardt, et enfin de puissantes sociétés boches, malheureusement représentées par des Français, ce



CAVAILLON : LA CATHÉDRALE DE SAINT-VÉRAN, UN DES BEAUX MONUMENTS DE LA PROVENCE.

qui eut lieu notamment pour la Société Wrauken, de Cologne. Des commis allemands ont épousé des filles d'expéditeurs français et celles-ci sont aujourd'hui dans des camps de concentration.

Comme, tout de même, le pays n'est pas grand, ces Boches avaient fini par régenter le marché. Tous les jours un train entier de primeurs quittait Châteaurenard et la France pour arriver à Berlin. On avait même



CAVAILLON : LA PLACE SUR LAQUELLE SE TIENT LE MARCHÉ.

trouvé le moyen de lui faire gagner quarante-huit heures sur l'horaire normal en le faufilant entre des trains rapides.

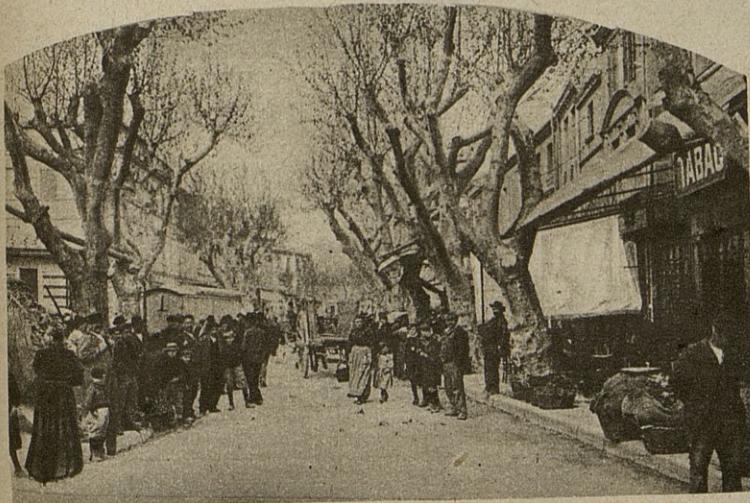
Cette emprise boche nous la retrouverons partout dans la région : à Berbentane pour les choux et les asperges ; à Pertuis pour la grosse culture ; à Thor et à Carpentras pour les fraises. Le terrain, longtemps imprudent ici, a été admirablement utilisé. C'est, en effet, tout rocher avec une mince couche de terre de dix centimètres environ. On y obtient des fraises splendides grâce au soleil qui imprègne de sa chaleur vivifiante cette légère enveloppe de bon terrain mieux que ne pourrait le faire n'importe quelle serre de forcerie. Carpentras produit en outre d'excellentes truffes et a une spécialité de confitures et de berlingots.

Bien plus dangereux encore étaient les Boches de Saint-Rémy. Tous les touristes qui se rendent aux Baux s'arrêtent en cette pittoresque petite ville. On leur y montre la maison Roux, où Gounod donna sa première audition de *Mireille*, l'emplacement de la demeure de Nostradamus et surtout « le plateau des Antiquités » avec son arc de triomphe et son mausolée. Mais on leur parle peu du marché aux graines. C'était pourtant, avant la guerre, l'un des plus importants d'Europe au point de vue des graines industrielles, florales et maraîchères. Les Boches achetaient à force, tant pour cultiver chez eux nos meilleures espèces que pour préparer leur guerre, car, si nous en croyons un récent procès, certaines de ces graines servaient à la fabrication des explosifs.

Et enfin les Boches régnait à Cavaillon, le plus important marché de primeurs du Vaucluse, avec et peut-être avant Châteaurenard.

Cavaillon, siège épiscopal depuis le III^e siècle jusqu'à la Révolution, ne donne pas, comme Châteaurenard, l'impression d'un village agrandi, élargi, rebâti en manière de ville. C'est une antique cité, fière de sa cathédrale de Saint-Véran, du plus beau style provençal du XII^e siècle, de ses ruines romaines et de ses majestueuses allées de platanes.

Tout comme à Châteaurenard l'or suinte de tous côtés, mais la fortune y semble simplement revenue chez elle, avoir repris possession des beaux vieux hôtels qui se délabraient en son absence. Les banques



CHATEAURENARD : LE MARCHÉ SUR LE COURS CARNOT.

sont logées en de majestueux immeubles, les maisons de commission et d'expédition sont imposantes d'aspect, les vastes bazars s'y dénomment « galeries », les hôtels de voyageurs sont irréprochables et chers.

Tout ici est parfaitement réglé. Le marché, qui se tient sur une immense place, s'ouvre à 5 heures du matin et pas avant. Il se termine vers 8 heures.

Les paysans, lourds d'argent, ont alors le loisir d'enrichir les bazars, les magasins de tous genres, les cafés, et de porter aux banques le restant de leurs sacoches, ce qu'ils ne peuvent faire à Châteaurenard, par exemple, où le marché finit bien avant la pointe de l'aube.

Le terrain est de tout premier ordre, si meuble « qu'on le labourait avec le pied », selon une expression du pays. Le légume y est souple et juteux. Bien que ses melons soient universellement connus, Cavaillon expédie plus encore d'asperges et de raisins de table. Son sol produit aussi, et à foison, des poires, des aubergines, des tomates, des aulx, des petits pois, des haricots verts et des pommes de terre.

En 1913, Cavaillon expédiait au mois de juillet, que nous avons déjà pris comme exemple, plus de cent wagons de primeurs par jour, soit quatre trains entiers. Ces envois sont maintenant réduits de moitié environ. Les expéditions en raisins de table se chiffraient par plus de huit mille tonnes pour chacun des mois d'août et de septembre. Quant aux asperges, elles n'arrêtaient pas de janvier à juin. En janvier, Cavaillon, qui possède des chaufferies spéciales, expédiait ses asperges au prix de vingt francs la botte.

L'organisation des trains de primeurs, qui doivent absolument partir et arriver à l'heure, fait honneur à la Compagnie P.-L.-M. et au chef de gare de Cavaillon.

Voici comment il est procédé : le matin, à 5 heures, un agent se rend au marché et en voit la physionomie. Puis il passe chez tous les expéditeurs, prend leur liste et leur donne un numéro. Revenu à la gare, il fait le groupage des wagons complets et désigne tels wagons pour le quai numéro 1, tels autres pour le quai numéro 2, etc. Lorsque les expéditeurs arrivent, ils savent immédiatement où porter leur marchandise. Pendant ce temps, les écritures sont faites, les taxes calculées et acquittées, les étiquettes posées, etc. Ce système permet d'expédier jusqu'à 108 wagons en quatre heures de travail bien ordonné.

D'ici, comme de Châteaurenard, partait tous les jours un train pour l'Allemagne. L'une des plus fortes maisons boches était la maison Lc, représentée par un certain Kaud, qui, à son tour, nommait des représentants aux bons endroits. Ces Boches étaient nombreux à Cavaillon et de simples commis à 150 francs par mois dépensaient facilement 300 francs dans ce même mois rien qu'en bouteilles de champagne.

Leurs patrons pratiquaient volontiers l'achat sur pied de toute une



CAVAILLON : LE MARCHÉ AUX BEAUX MELONS DU PAYS.

récolte de primeurs qui ne passait pas par le marché et allait directement dans la resserre boche et de là dans le train filant sur Petit-Croix. Ce genre d'achat se pratique d'ailleurs toujours, mais bien entendu entre Français. Les terrains, dans le Vaucluse, sont comme les crus dans le Bordelais, et l'acheteur sait parfaitement que tel champ produit telle qualité et telle propriété telle autre qualité.

Il ne faudrait pas croire que les Allemands s'étaient contentés de cette mainmise sur les primeurs de toute la Provence. Ils s'étaient également attaqués aux fleurs, à toutes les fleurs, à celles d'agrément comme à celles qui se distillent, et plus particulièrement, dans cette catégorie, aux fleurs de lavande.

On sait que la lavande colore de ses pétales viol la partie méridionale des Alpes et en parfume les sites sauvages. Il y a une trentaine d'années, quantité de petites distilleries de lavande s'étaient établies dans les départements des Hautes et des Basses-Alpes. Certaines même étaient nomades. Je veux dire que le propriétaire d'un alambic et d'une charrette s'en allait de hameaux en villages et distillait sur place. Les fleurs se payaient de 3 à 4 francs le kilo.

Mais les Allemands arrivèrent et égorgèrent bientôt tous les petits propriétaires de distilleries. Pour ce faire ils n'eurent qu'à payer la lavande de 8 à 10 francs en achetant à ce prix tout ce qu'on leur offrait. Les concurrents français mirent bientôt la clé sous la porte. Quant aux paysans, enchantés de l'aubaine, ils commencèrent à cultiver cette plante.

Lorsque la production de la lavande fut devenue superbe, les Allemands, sans concurrents, ne payèrent plus ces fleurs que 2 francs le kilo et les cultivateurs n'y retrouvèrent même plus leurs frais. Mais il fallait continuer, car rien ne vient de longtemps où la lavande a poussé.

Ajoutons que les Boches avaient construit plusieurs distilleries, et notamment une très importante à Barrême, dans les Basses-Alpes. Ils avaient eu l'insolence d'ériger au sommet de cette bâtie un énorme casque prussien cinq ou six fois plus grand que nature et qui se voyait naturellement de tous les pays environnants.

Ainsi les Boches, convaincus que la contrée était bien sous leur domination, y affirmaient leur arrogance, leur cupidité et leur mépris des lois élémentaires de l'hospitalité qu'on leur accordait.

FRANÇOIS PONSARD.

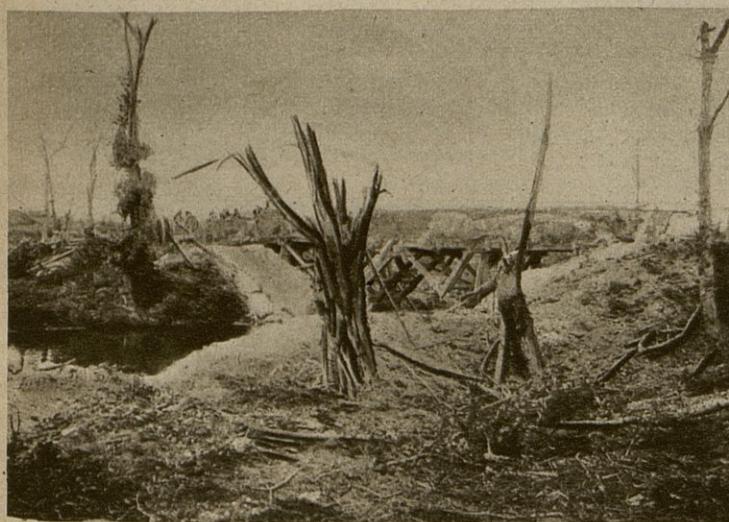
VUES PRISES A MOREUIL ET AUX BORDS DE L'AVRE



Dès le début de l'offensive franco-britannique faite par les armées Debeney et Rawlinson, nos troupes s'emparèrent de Moreuil, dont voici, à gauche, l'église en ruines. A droite, on voit nos soldats du génie, aidés des intrépides chasseurs de la division Brissaud-Demaijlet, construire un pont de fortune près de Moreuil.



Moreuil, à 20 kilomètres de Montdidier, était une jolie localité de trois mille habitants, où se voyait, outre les restes d'un château-fort considérable et d'un prieuré de Bénédictins, une église construite aux XIV^e et XV^e siècles. Cette église a été saccagée par les Boches comme le montrent ces photographies prises à l'intérieur du monument.



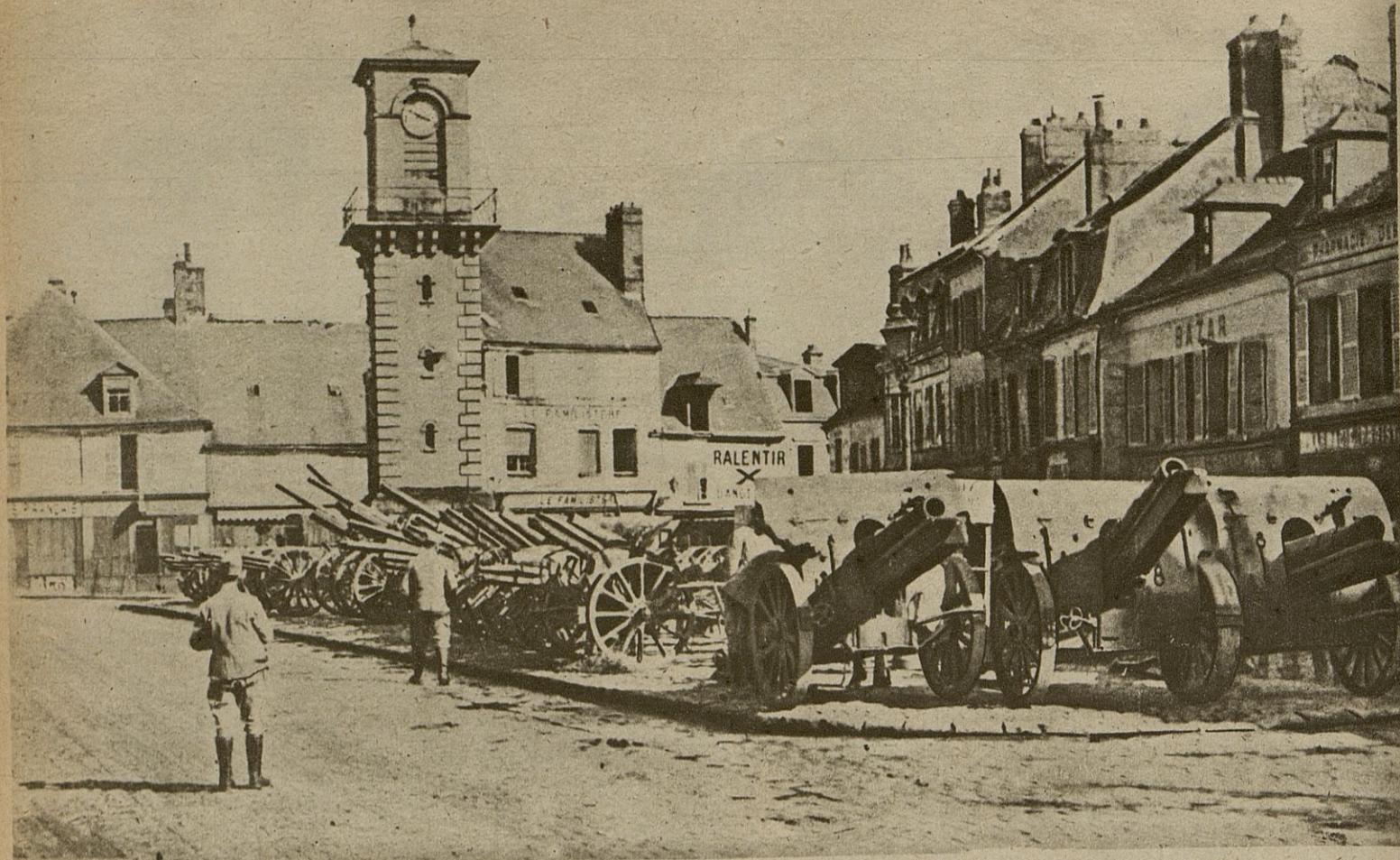
Nos troupes se rappelleront de la prise de Moreuil qu'ils élèverent le 8 août, et où ils s'emparèrent de plusieurs canons et de 3.000 Bavarois, dont 3 colonels qui furent pris à moitié vêtus. Quant à Castel, où les deux photographies ci-dessus ont été prises au bord de l'Avre, c'est un village qui fut emporté, le 12 juillet, en trente minutes, au cours d'une attaque ayant pour but de chasser les Allemands des abords du plateau de Rouvrelles où ils se cramponnaient depuis la fin de mars. Malgré une vive résistance, l'ennemi nous abandonna toutes ses positions.

DANS LES RUINES DE MONTDIDIER



Nos troupes ont repris l'emplacement de Montdidier, mais les Allemands n'avaient pas laissé pierre sur pierre de la malheureuse ville. Voici, en haut de la page, le socle de la statue de Parmentier, enlevée par les Boches ; en bas, les ruines fumantes de Montdidier. Dans les médaillons : à gauche, la route de Mesnil-Saint-Georges que l'ennemi avait barrée avec des arbres ; à droite, l'intérieur de l'église Saint-Pierre, à Montdidier : elle datait de la fin du XV^e siècle et l'on y remarquait notamment un porche gothique qui faisait l'admiration des archéologues.

APRÈS NOTRE DEUXIÈME VICTOIRE DE LA MARNE



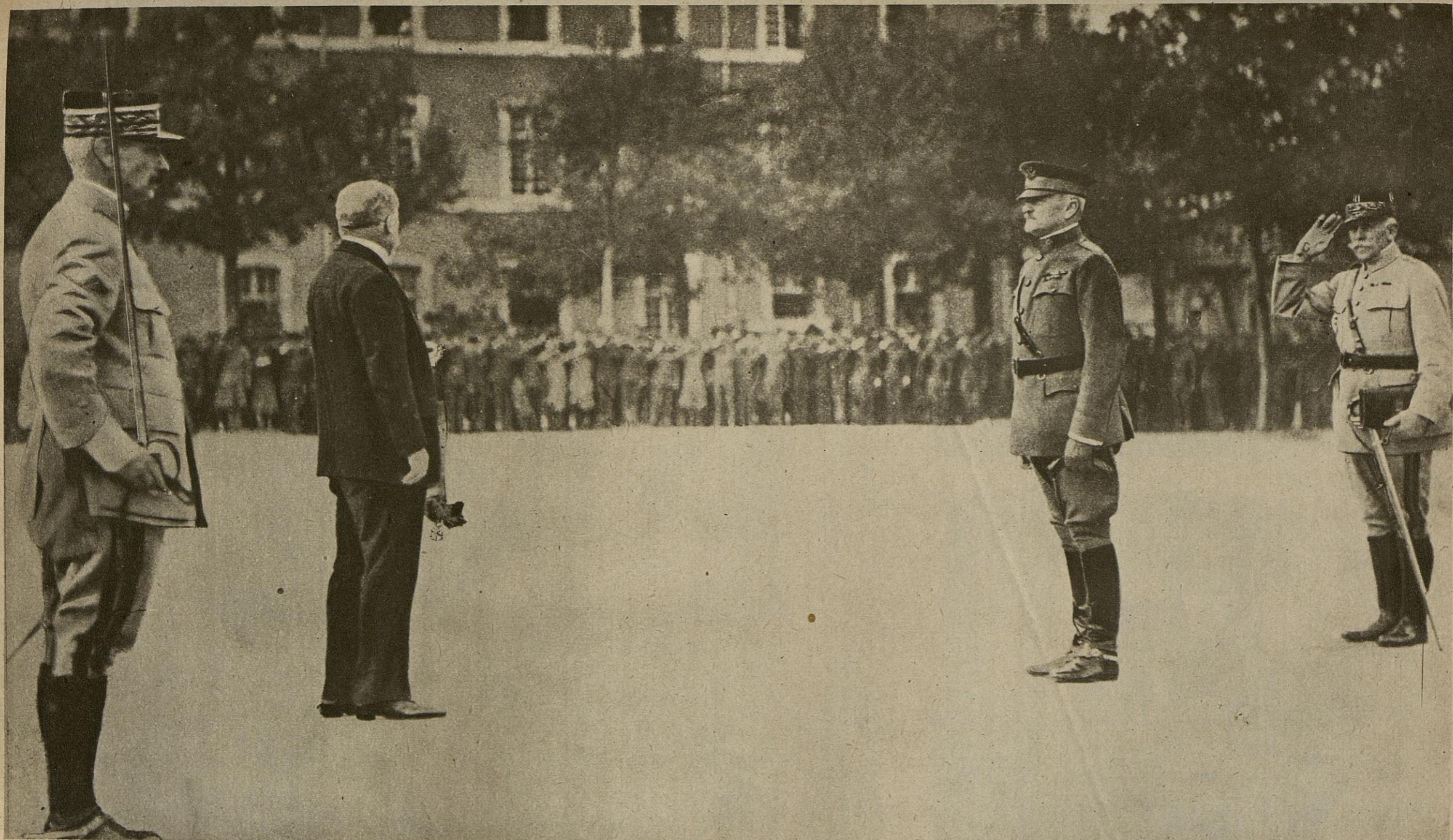
Sur la place de Villers-Cotterets, par les soins de nos territoriaux, s'alignent après triage les canons de tous calibres enlevés à l'ennemi : les obusiers, les pièces de tranchées des modèles les plus divers. Dans cet arsenal on reconnaît même d'anciens tubes de notre 75 français, transformés par les Boches et dont ils se servaient contre nous. Par l'importance de ce butin on peut juger de l'étendue de la défaite infligée aux Allemands par nos troupes.



Un butin immense est tombé aux mains de nos troupes pendant la retraite des Allemands de la Marne à l'Aisne et à la Vesle. Dans la « poche » Soissons-Marne-Reims, ils avaient accumulé tellement d'approvisionnements de toute nature, en vue de leur marche sur Paris, que, dans le désarroi de leur défaite, ils durent en détruire ou en abandonner la plus grande partie. On voit ici, à Villers-Cotterets, une partie de l'artillerie que nous leur avons prise.

LE GÉNÉRAL PERSHING FAIT GRAND'CROIX DE LA LÉGION D'HONNEUR

— LE PAYS DE FRANCE



Notre gouvernement s'est honoré en élevant, par un récent décret, le général Pershing à la dignité de grand'croix de la Légion d'honneur. Du télégramme que M. Clemenceau adressa à cette occasion au nouveau dignitaire, nous détachons ce passage, qui exprime bien les sentiments de tous les Français envers l'armée américaine et son chef : « La France n'oubliera jamais que c'est au moment où la lutte était la plus dure, que vos vaillantes troupes sont venues joindre leurs efforts aux siens. Cette croix sera le symbole de notre reconnaissance. » Notre photographie représente la remise, par M. Poïcaré au général Pershing, des insignes de la dignité de grand'croix.

DANS NOS VILLAGES RECONOUIS



De tous les pays qu'ils ont occupés en France, le Tardenois est celui que les Boches ont pillé le plus complètement. Tout leur était bon. Il y avait, dans toutes les localités de quelque importance, un endroit où le butin était officiellement centralisé, pour être ensuite réparti entre les voleurs. Ville-en-Tardenois, dont ces photographies représentent, à gauche, un site ; à droite, l'église, avait été vidé de fond en comble par les pillards.



Oulchy-la-Ville, dont cette photographie représente l'église en ruines, était, au nord-ouest d'Oulchy-le-Château, à 20 kilomètres de Soissons, une petite localité de cent soixante habitants. Elle n'avait pas d'importance stratégique, mais elle se trouva englobée dans la brillante manœuvre du général Mangin qui aboutit à la chute d'Oulchy-le-Château, une des plus fortes positions dont nous ayons eu à chasser les Allemands entre la Marne et l'Aisne.



ECHOS



ANNÉE A BLÉ

La récolte de blé a été, l'année dernière, déficitaire dans le monde entier et cet accident est survenu bien mal à propos. Cette année, il paraît devoir en être autrement. D'après une brochure récente de l'Institut international d'agriculture, l'Argentine aura une récolte magnifique, de 213 % plus élevée que celle de l'année dernière, et de 35 % plus élevée que la moyenne des récoltes des cinq dernières années.

En Nouvelle-Zélande la récolte sera de 24 % au-dessus de la dernière. Pour tout l'hémisphère sud, la récolte sera de 55 % au-dessus de la dernière, et de 34 % au-dessus de la moyenne des récoltes de 1911 à 1916.

L'avoine s'annonce belle aussi. En Argentine et Nouvelle-Zélande la récolte sera de 123 % au-dessus de la récolte dernière. Chez les alliés, en Europe et aux Etats-Unis, la note générale est la même : bonne ou très bonne récolte. Il faut s'en féliciter.

COMMENT ON DOIT TRAITER SA MONTRE

Tout d'abord on ne la porte pas en bracelet. Une bonne montre ne doit pas être ainsi traitée : c'est une indignité sans nom. Car toutes les secousses qu'elle reçoit de ce fait l'abîment. On ne peut mettre en bracelet que de mauvais clous.

Une montre, digne de ce nom, ne doit pas non plus être portée dans la poche du pantalon. Les chocs y sont trop nombreux : chaque pas en donne un, et la montre y est sans cesse dans des positions changeantes, ce qui ne vaut rien.

Il faut donc porter la montre ou bien à la ceinture ou sur la poitrine. C'est là qu'elle reçoit le moins de heurts et qu'elle risque le moins.

La montre doit se tenir verticalement, bien qu'en position verticale elle ait une tendance au retard, alors qu'en position horizontale elle avance au contraire. Comme toutefois elle est réglée pour la position usuelle, la verticale, mieux vaut la tenir verticale toujours, même la nuit. Du moins à peu près verticale, la nuit ; car si elle pend librement à un clou sans être appuyée, elle tend à prendre un mouvement de balancement nuisible. Alors il est préférable qu'elle soit la nuit en position presque verticale, appuyée.

Mieux vaut la remonter le matin que le soir. Car la montre remontée fraîchement a plus de vigueur et de souplesse : elle résiste mieux aux chocs de la journée. La nuit, elle est au calme et la force motrice peut, sans inconvénient, être moindre. En outre, il y a plus d'inconvénients à remonter un ressort passant du chaud au frais, comme cela a lieu le soir, qu'à en remonter un passant du frais au chaud, comme cela a lieu le matin.

PARATONNERRE POUR ARBRES

Les arbres, surtout isolés, attirent la foudre, comme chacun sait. D'autre part, il y a de beaux vieux arbres, des arbres historiques, que l'on tient à conserver. Pour les protéger contre la foudre il y a un moyen bien simple : c'est de leur mettre un paratonnerre.

Un simple fil de fer galvanisé, de 4 ou 6 millimètres de diamètre, suffit. On le fixe à une branche du haut de l'arbre, dépassant la cime par sa pointe, et ensuite descendant au sol en faisant deux ou trois tours en spirale autour du tronc. L'extrémité inférieure est enfoncee dans la terre au pied de l'arbre. Il est bon que cette extrémité soit assez longue et que le fil soit couché horizontalement sous la surface à faible profondeur et sur une assez grande longueur.

De préférence, on conduira ce fil dans la direction autour de l'arbre où le sol est le plus humide. Si l'arbre n'est pas loin d'un ruisseau, d'une mare, le fil sera dirigé vers le ruisseau



ou la mare, la terre humide étant bien meilleure conductrice de l'électricité. Le fil aboutirait dans une citerne ou un puits que cela n'en serait que mieux.

Ce paratonnerre est peu coûteux : la pose en est facile et l'entretien nul. Les beaux arbres méritent qu'on les protège et les conserve.

POUR ENTREtenir LES CHAPEAUX DE PAILLE

Par ce temps d'économies il faut tout faire durer, y compris les chapeaux de paille qui pourtant avec le temps et la poussière se salissent et se décolorent.

Le nettoyage, le décrassage se font avec du savon. Dans 5 litres d'eau tiède on dissout 100 grammes de savon de Marseille et 50 centimètres cubes d'ammoniaque et on y plonge le chapeau. Une fois qu'il est bien imprégné, on frotte avec une brosse douce, qui enlève la crasse : rincer ensuite à l'eau (eau non calcaire, eau de pluie, par exemple).

Pour décolorer le chapeau de paille qui a jauni et vieilli, il faut se servir d'une solution de 100 d'eau avec 10 d'acide oxalique ou tartrique, ou bien d'un jus de citron. Avec une brosse douce trempée dans le liquide on frotte la paille, puis on frotte encore en présence d'eau qui nettoie et enlève les impuretés et la substance nettoyante. Après quoi, mettre à sécher au grand air et de préférence au soleil, en prenant garde de ne pas donner à la paille une forme défectueuse qu'elle conserverait.

LE SORGOH A BALAIS

Beaucoup de balais se font avec le sorgho à balais, qui est cultivé dans le sud-est et principalement autour d'Uzès : ne pas confondre avec le sorgho à sucre. Le Gard est le département qui produit le plus de sorgho à balais.



C'est ce sorgho qui fournit les balais dits à tort de « paille de riz ». La partie utilisée dans cette fabrication est l'inflorescence desséchée, dont on a enlevé par battage les graines qui sont très appréciées par la volaille et le mouton.

La culture du sorgho à balais est pratiquée principalement par les petits propriétaires avec leur famille. Dans ces conditions elle est rémunératrice. L'hectare de bonne terre cultivée en sorgho rend par an de 20 à 40 hectolitres de grain et de 800 à 1.500 kilos de paille, valant de 400 francs à 1.200 francs et plus.

CE QU'APPRENNENT LES ANIMAUX MARINS SUR LA COMPOSITION DE L'EAU DE MER

On sait que l'eau de mer contient à peu près tous les corps chimiques connus, les uns à l'état libre et les autres en combinaison. La plupart des métaux s'y trouvent : on sait que le fer y est abondant ; l'or s'y rencontre et on en tirerait des milliards de ce précieux métal si l'extraction n'en coûtait pas si cher.

Un fait curieux est que l'on est renseigné sur la présence de divers éléments chimiques dans l'eau de mer par les animaux et végétaux qui y vivent.

Ces éléments existent parfois en quantité si faible que l'analyse chimique ne les révèle pas. Mais on est assuré qu'ils se présentent dans l'eau de mer par ce fait qu'ils existent dans les tissus d'organismes marins divers et que, nécessairement, ces derniers ne peuvent les tenir que de la mer elle-même.

Prenons l'iode, par exemple. Le chimiste a de la peine à le déceler dans l'eau de mer. Mais il en trouve beaucoup plus dans les cendres de varechs qui, évidemment, n'ont pu se le procurer qu'en le prenant à l'eau de mer.

On a bien trouvé le fluor dans celle-ci par l'analyse chimique ; mais, à défaut de cette preuve, on aurait été certain de l'existence du fluor dans les eaux marines parce qu'on le trouve dans la substance des madréporites.

Le bore n'a pas été rencontré : mais il existe certainement. On le trouve, en effet,

mais en très faible quantité, dans les cendres des algues.

L'argent, lui, se manifeste à l'analyse diurique et aussi en se déposant sur le cuivre des navires ayant longtemps navigué. Mais on est assuré de son existence aussi par sa présence dans la charpente de divers coralliaires.

L'analyse chimique des animaux marins vient en aide à l'océanographe qui cherche à connaître la composition chimique des océans et, bien qu'indirecte, cette méthode a son intérêt.

VERS DE TERRE LUMINEUX

Chacun sait qu'il y a des animaux lumineux : il y a les lucioles, des sortes de mouches qui brillent à l'obscurité. Il y a aussi les noctiluques et d'autres habitants de la mer qui, en été, par certains temps, émettent une lueur qui donne l'impression que la mer est en feu. Il y a des microbes phosphorescents aussi.

Ce ne serait pas tout : un naturaliste sud-africain a découvert des vers de terre lumineux sur les pentes de la montagne dominant l'extrémité sud de la colonie du Cap.

La luminosité a son siège dans une substance semi-liquide qui est émise par la bouche et par l'autre extrémité du tube digestif : ce liquide consiste en cellules chargées d'inclusions diverses dont les plus petites consistent en une substance voisine de la graisse ; et c'est l'oxydation de cette substance qui produit la lumière. Ces cellules ont leur origine dans la cavité générale du corps et sont expulsées par les deux extrémités du tube digestif.

LE LOUP EN FRANCE

Les régions où le loup existe encore en France sont assez nombreuses. Celle où il y en a le plus paraît être la zone de forêts existant sur la limite de l'Angoumois et du Périgord, d'Angoulême à Nontron. C'est en tout cas celle où on en tue le plus. En 1895 il a été tué 249 loups en France, dont 85 pour la Charente et la Dordogne, et 19 pour la Haute-Vienne. Les autres ont été tués dans la Meuse (29), la Meurthe-et-Moselle (18), les Vosges (14), la Haute-Marne (11), etc.

Observons que le loup diminue, car en 1886, dans la Dordogne seule, on en avait tué 126. En 1900 (date de la dernière statistique), il a été tué 115 loups dans toute la France, dont 21 pour la Dordogne. L'espèce disparaît rapidement et il n'y a pas lieu de le regretter particulièrement. Le loup est malfaisant, comme chacun sait, il aime trop le mouton, et le gibier en général : l'agriculteur le voit de mauvais œil

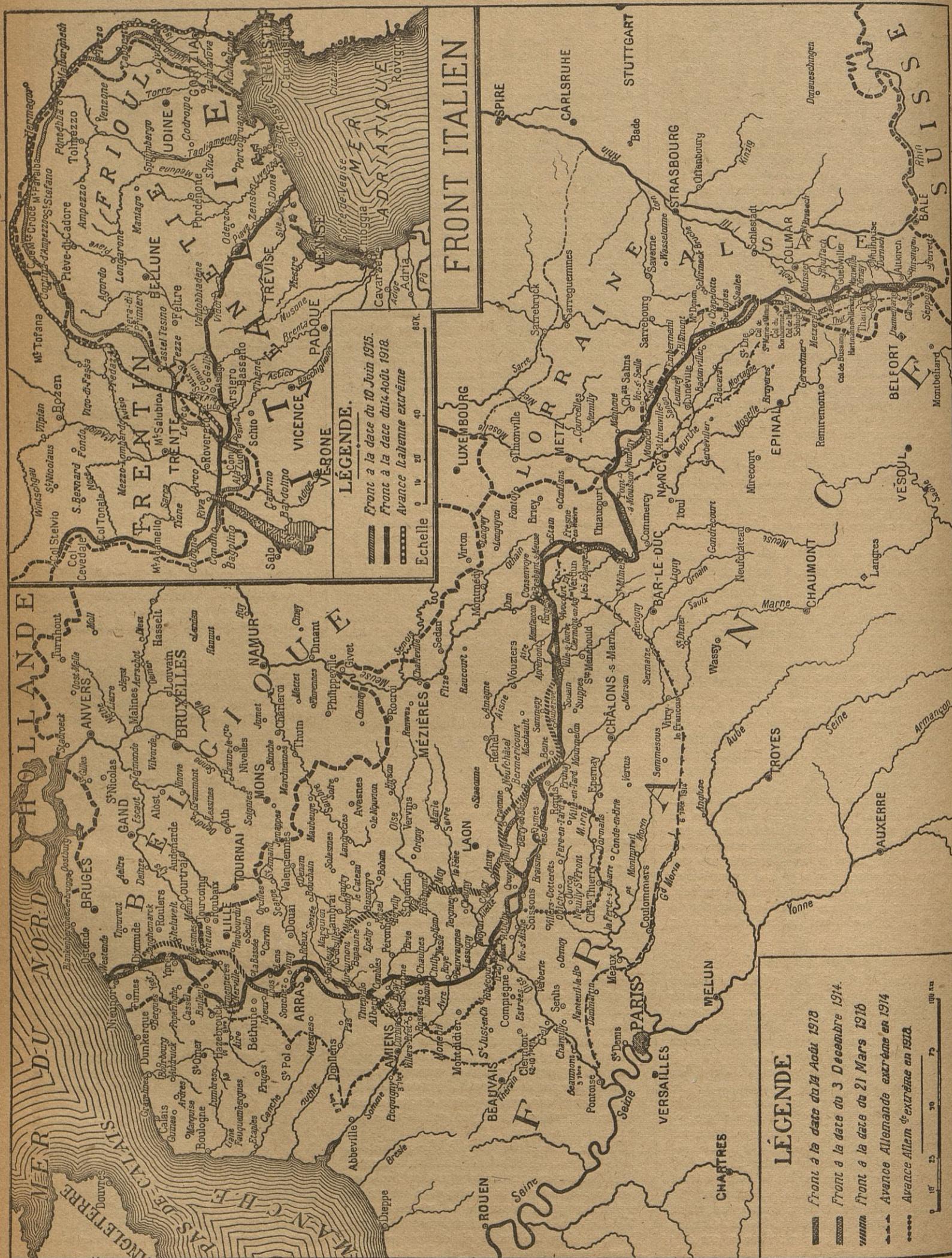
L'ÉPURATION DES EAUX DURES

Il y a dans certaines régions des eaux dures, c'est-à-dire des eaux renfermant en dissolution une assez forte proportion de sulfate de chaux, empruntée au sol même ; ces régions sont celles où le sol contient du sulfate de chaux, c'est-à-dire de la pierre à plâtre ou du gypse.

Ces eaux dures ne conviennent pas à la toilette, ni à la lessive, ni à la cuisson des légumes. Le savon y forme des grumeaux blancs, et l'eau ne mousser pas, au lieu qu'elle est très mousseuse, même trop, dans les régions granitiques où l'eau est pauvre en sulfate de chaux.

Il est possible, toutefois, d'adoucir les eaux dures, pour la toilette en particulier. Le moyen consiste à verser un peu de savon liquide dans un broc d'eau et à agiter. Le lendemain, l'eau du broc est devenue douce, en la versant doucement on obtient tout le liquide adouci ; le fond, formant une boue blanchâtre, est jeté : les sels de chaux de l'eau ont précipité et formé cette boue et le reste de l'eau s'est épuré.

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917-1918)



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

TEINDELYS

donne un teint de lys

Poudre

Crème

Savon

Eau, Bain

Lait de Beauté



Les produits TEINDELYS rajeunissent et embellissent.

Tous produits de beauté Poudre 4 fr., franco 5 fr.; Crème grand modèle 9 fr., franco 10 fr. 70; petit modèle, 5 fr., 6 fr. 20; Savon, 4 fr., 5 fr.; Eau, 10 fr., 13 fr.; Bain, 4 fr., 5 fr.; Lait, 12 fr., 15 fr.

AUCUN ENVOI CONTEZ REMBOURSEMENT

ARYS, 3, rue de la Paix, Paris, et toutes parfumeries.

Formules scientifiques

Un jour viendra

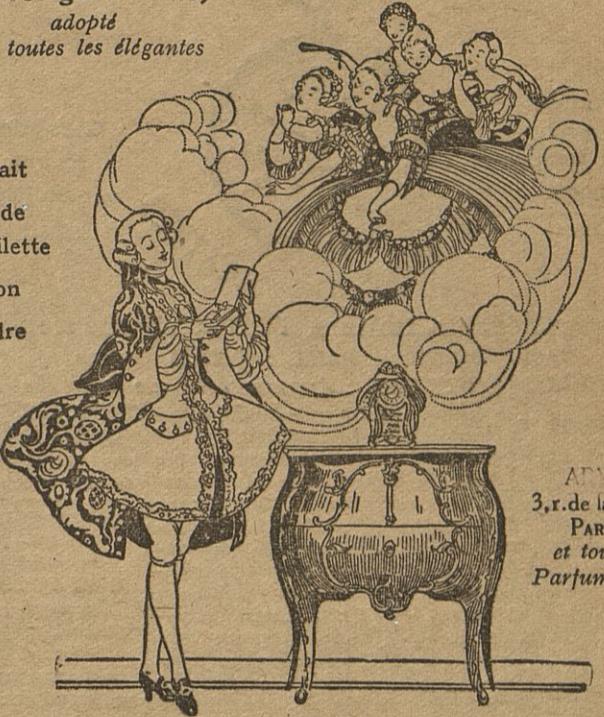
Parfum d'Arys de très grand luxe, adopté par toutes les élégantes

Extrait

Eau de toilette

Lotion

Poudre



ARYS
3, rue de la Paix
PARIS
et toutes
Parfumeries

A celle dont mon cœur veut faire une marquise,
Je veux offrir, galant, en un doux abandon,
"Un jour viendra", parfum objet de convoitise
Des femmes désirant le plus rare des dons.

Le flacon de "Lalique", 30 fr.; franco contre mandat-poste de 34 fr.

NOS CONCOURS

CONCOURS N° 20. — Un dessinateur facétieux



Il a dessiné, très simplement d'ailleurs et sous forme de croquis, quelques têtes d'animaux et un palmipède.

Ces croquis, il les a présentés dessinés l'un sur l'autre.

Voulez-vous essayer de les dégager un par un sur papier calque et nous les adresser ?

COMBIEN RECEVRONS-NOUS
DE RÉPONSES JUSTES POUR CE CONCOURS ?

Les réponses seront reçues jusqu'au 12 septembre et les résultats publiés dans notre numéro du 3 octobre.

LISTE DES PRIX :

1 ^{er} Prix : Une jumelle Flammarion ..	Valeur : 45 fr
2 ^e " Un rasoir mécanique ..	25 "
3 ^e " Un p'te-plume Watermann's ..	25 "
4 ^e " Une blouse lingerie ..	25 "
5 ^e " Une glace Louis XV ..	20 "
6 ^e " Un arôme Fellah ..	12 "
7 ^e et 8 ^e " Un étui à cigarettes ..	10 "
9 ^e et 10 ^e " Un rasoir mécanique ..	10 "
11 ^e au 15 ^e " Un nécessaire chaussures ..	6 "

CONCOURS N° 14. — Résultats : Nous avons reçu pour ce concours plus de 5.000 solutions ; 193 concurrents ont envoyé la réponse juste. Le manque de place nous permet pas de publier en détail les trois séries du concours.

La première série était relativement facile : il suffisait simplement de sauter trois nombres, après cinq.

Pour la deuxième série, voici les nombres qu'il fallait inscrire dans chaque rayon de la circonference :

$1 + 32 + 34 + 3 + 35 + 6 = 111.$ $18 + 20 + 21 + 22 + 17 + 13 = 111.$
 $30 + 8 + 28 + 27 + 11 + 7 = 111.$ $12 + 26 + 9 + 10 + 29 + 25 = 111.$
 $19 + 23 + 15 + 16 + 14 + 24 = 111.$ $31 + 2 + 4 + 33 + 5 + 36 = 111.$

Pour la troisième série, les nombres se plaçaient ainsi, en partant du sommet du triangle, c'est-à-dire de l'angle B , en tournant de gauche à droite : 14, 3, 7, 6, 9, 15, 2, 8, 5, 11, 13, 1, 10, 4, 12.

Il reste entendu que nous avons tenu compte de toutes les réponses qui ont rempli les conditions exigées par le concours.

Les concurrents se classent comme suit :

1 ^{er} PRIX. — Une pendule électrique, valeur : 250 fr.	
M. Paul POUCAL, 10 ^e R. A. P., Sables-d'Hyères (Var). (Ecart : 1.)	
2 ^e " Un chronomètre acier, "	100 "
M. BRUYNSCELS, rue Philippe-Auguste, Les Andelys. (Ecart : 18.)	
3 ^e " Une pèlerine caoutchouc, "	50 "
M. WURNE, Villemonble (S.-et-O.). (Ecart : 22.)	
4 ^e " Un dictionnaire de médecine, "	35 "
Mme CHENOT, 27, rue Crossadière, Laval. (Ecart : 32.)	
5 ^e " Une blouse lingerie, "	25 "
M. G. LEANOIS, Bréval (Manche). (Ecart : 50.)	
6 ^e " Un chandail, "	20 "
M. R. SOUZA, Les Moutiers (Loire-Inférieure). (Ecart : 51.)	
7 ^e " Un vol. "Pickwick Club" "	20 "
M. Eug. DUVAL, Saint-André (Seine-Inférieure). (Ecart : 51.)	
8 ^e " Un moulin à café, "	15 "
M. François JULES, Deauville-les-Rouen. (Ecart : 57.)	
9 ^e et 10 ^e " Parfum Erasmic, "	10 "
M. ROUSSA E., 15, rue Saint-Paul, Paris. (Ecart : 82.)	
Mme M. BORAET, Saint-Vallerin, par Buxy. (Ecart : 93.)	
11 ^e au 20 ^e " Un colis ménage, "	8 "

M. GUEX L., Grande-Rue, Alfort. (Ecart : 110.) — M. A. MARGERIDON, 8, rue des Postes, Biarritz. (Ecart : 111.) — M. SERVANT, 2, rue du Haut-Pavé (Ecart : 118.) — M. PIGOT Louis, 8 bis, rue Jeannot, Saint-Denis. (Ecart : 143.) — M. E. DUBOIS, 2, rue Vauban, Nevers. (Ecart : 154.) — M. X. BOURGON, Flagey. (Ecart : 167.) — M. VERCHOT G., 15, rue de la Mouillère, Besançon. (Ec. : 169.) — M. SOYER Henry, 39, rue des Francs-Maçons, St-Étienne. (Ec. : 182.) — Mme LESTEVEN, institutrice, Djidjelli (Algérie). (Ec. : 183.) — Mme H. RÉGNIER, Maltat (S.-et-L.). (Ec. : 189.)

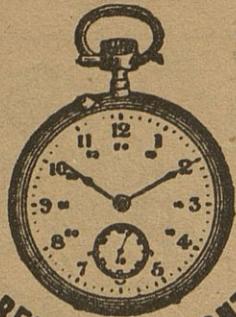
Découpez le bon de participation à ce concours, bon n° 20, et collez-le sur la feuille de réponse.

CONCOURS N° 20
BON DE CONCOURS

A découper et à coller sur la feuille de concours.

CHEFS-D'ŒUVRE DE L'HORLOGERIE FRANÇAISE

Mouvement
Chronomé-
trique
10 rubis



Garantie
15 ans
sur bulletin

LA REINE DES MONTRES

Métal inaltérable imitant l'OR à s'y méprendre

Pour HOMME ou DAME : 38 francs

CADRAN LUMINEUX : Augmentation de 6 francs

Attention
aux
imitateurs
peu
scrupuleux

La plus
importante
Maison vendant
directement
sans
intermédiaires
aux prix
de fabrique.
Joindre le montant
à la commande
plus 0 fr. 50 p. port

MAISON
DE CONFIANCE

Les propriétaires actuels de la Manufacture d'Horlogerie Jean Benoît Fils & C° viennent de célébrer le 128^e anniversaire de l'entrée de leur famille dans l'industrie horlogère, où tous leurs membres se succèdent de père en fils. La Manufacture d'Horlogerie Jean Benoît s'est toujours éloignée de la pacotille et spécialisée dans la bonne fabrication. Son souci constant de la perfection, joint à l'habileté et au goût des collaborateurs techniques, lui a créé dans l'industrie franc-comtoise, dont elle est l'un des plus importants propagateurs, une situation prépondérante en se spécialisant dans la vente des meilleures productions de notre grande métropole horlogère.

Jean BENOIT Fils & C°.

EXIGER
SUR CADRAN LE MOT
REINE DES MONTRES
et le Nom du Fabricant

DEMANDEZ
notre
SUPERBE
ALBUM ILLUSTRÉ
envoyé
contre 0 fr. 25 en timbres
Vous
y trouverez
un grand choix
de
tous modèles
MAISON
FONDÉE EN 1791

J. BENOIT Fils & C°

Manufacture Principale d'Horlogerie
BESANÇON



LES GALERIES LAFAYETTE

sont

par la transformation et les agrandissements de leurs
Rayons d'ameublement

LA MAISON DE PARIS LA MIEUX ORGANISÉE
pour tout ce qui concerne

LE MOBILIER - LES INSTALLATIONS

LA DECORATION ARTISTIQUE

L'UNITÉ DE BARBE
par le
RASOIR UNIQUE
APOLLO
& sa lame à tranchants courbes biseautées
Le Rasoir de Sûreté préféré des Soldats Alliés
Invention et Fabrication **FRANÇAISE**
EN VENTE PARTOUT

Nettoyez vos CHIENS et CHATS à Sec
avec la Poudre "DRY CLEAN"
Suprême DÉMANGEAISONS, PUCES, etc.
LA BOÎTE franco obtient mandat: 2fr.
HARRYS, 19, rue d'Enghien, Paris
et dans tous les grands magasins.

ACHETEZ
L'ATLAS DES FRONTS

Édité par le PAYS DE FRANCE

Cet Atlas, qui fait suite à l'Atlas de Guerre, et où figurent tous les fronts européens, comprend 56 Cartes et un Répertoire alphabétique permettant de retrouver instantanément aussi bien sur l'Atlas des Fronts que sur l'Atlas de Guerre toutes les localités citées dans les communiqués officiels.

PRIX : 1 fr. 50 (franco : 1 fr. 80)

En vente dans toutes les librairies
et au PAYS DE FRANCE, 6, boulevard Poissonnière.

POUDRES & CIGARETTES ESCOUFLAIRE

On n'en trouve donc plus... Si, PARTOUT

Montrez cette annonce à votre pharmacien

ASTHME Toutes
oppressions

EMPHYSEME — BROCHITE CHRONIQUE

Boîte d'essai gratuite : 26, Grand'Rue, Louvres (S.-O.)

MALADIES de la FEMME

LA MÉTRITE



Toute femme dont les règles sont irrégulières et douloureuses accompagnées de Coliques, Maux de reins, Douleurs dans le bas ventre; celle qui est sujette aux Pertes blanches, aux Hémorragies, aux Maux d'estomac, Vomissements, aux Renvois, Aigreurs, Manque d'appétit, idées noires, doit craindre la Métrite.

La femme atteinte de Métrite guérira sûrement sans opération en faisant usage de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

Le remède est infaillible à la condition qu'il soit employé tout le temps nécessaire.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY guérit la Métrite sans opération parce qu'elle est composée de plantes spéciales, ayant la propriété de faire circuler le sang, de décongestionner les organes malades en même temps qu'elle les cicatrise.

Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'Hygiénitine des Dames (la boîte 1 fr. 50, ajouter 0 fr. 20 par boîte pour l'impôt).

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY est le régulateur des règles par excellence, et toutes les femmes doivent en faire usage à intervalles réguliers, pour prévenir et guérir : Tumeurs, Cancers, FIBROMES, Mauvaises suites de couches, Hémorragies, PERTES BLANCHES, Varices, Hémorroïdes, Phlébites, Faiblesse, Neurasthénie, contre les accidents du RETOUR d'AGE, Chaleurs, Vapeurs, Etouffements, etc.

La JOUVENCE DE L'ABBÉ SOURY se trouve dans toutes les pharmacies ; la flacon, 4 fr. 25 ; franco, 4 fr. 85 ; les 4 flacons, franco, 17 francs, contre mandat-poste adressé Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

Notice contenant
renseignements gratis.

Ajouter 0 fr. 50 par flacon
pour l'impôt

UN LIVRE DES PLUS CURIEUX !
UN GROS SUCCÈS DE LIBRAIRIE

Docteur LUCIEN-GRAUX

LES FAUSSES NOUVELLES DE LA GRANDE GUERRE

« ...Le docteur Lucien-Graux ne néglige point le côté pittoresque de son sujet ; et, comme étant Français, il a de l'esprit, il remarque assez plaisamment qu'il est le premier historien qui écrive une histoire fausse par principe... Son livre n'est pas faux à la lettre : il est imaginaire. Rien n'est faux. »

Abel HERMANT, *Le Figaro*.

« ...Ce n'est pas un mince éloge de dire qu'il y a ici une œuvre séduisante, car ce n'est que trop rarement que l'érudition quitte son visage morose, si rebutant pour le lecteur. »

Jacques NARGAUD, *Le Petit Bleu*.

« ...C'est une aubaine préparée aux historiens futurs. N'est-ce pas une étonnante idée de livre curieux, neuf, original ! »

Henri CLOUARD, *Oui*.

« ...Etonnant bouquet d'anecdotes, ce livre est amusant comme un roman. »

« ...Des plus curieux et des plus attachants, ce livre sera une des contributions les plus intéressantes à l'histoire de la tourmente qui secoue le monde entier. »

Le Cri de Paris.

« ...C'est à coup sûr la plus séduisante chronique qui aura été brodée sur le canevas du drame gigantesque. »

L'Intransigeant.

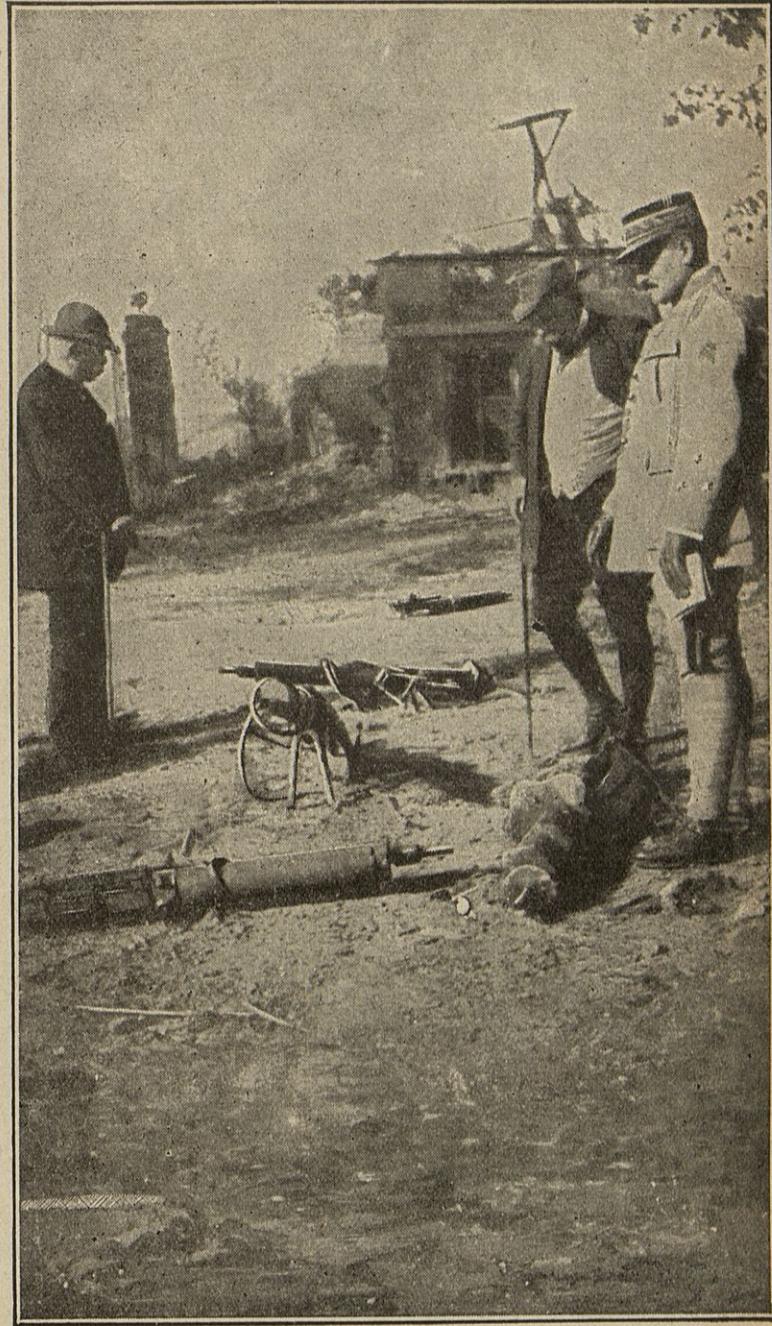
« ...Cette lecture est attrayante comme un roman. »

L'Action Algérienne.

Deux volumes grand in-16, 400 et 500 pages
Prix net, chaque volume : 6 Fr.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, PARIS

MM. CLEMENCEAU ET KLOTZ A MONTDIDIER



M. Clemenceau, accompagné de M. Klotz, ministre des finances, qui est député de Montdidier, et du général Mordacq, a visité récemment les localités de l'Avre libérées par notre offensive. Le voici, à gauche, déjeunant dans les ruines de Moreuil ; à droite, examinant, à Ayencourt, des mitrailleuses abandonnées par les Allemands dans les ruines de la propriété de M. Klotz, qui en a rapporté une comme souvenir des Boches qui ont détruit son château.

SUR LE FRONT ORIENTAL

RUSSIE ET PAYS VOISINS. — On a annoncé, le 10 août, que les bolcheviks avaient, sous un prétexte spécieux, fait arrêter à Moscou divers membres du corps consulaire français et britannique, et d'autres représentants de l'Entente ; mais peu de jours après, à la suite de démarches énergiques des représentants des nations neutres, ces personnalités avaient été remises en liberté. C'est là un des mille incidents par lesquels au jour le jour se révèlent le désarroi et la nervosité des dirigeants bolcheviks, qui voient leur œuvre néfaste chanceler de toutes parts. Dans toutes les parties de la Russie, la réaction contre leur tyrannie s'affirme par des coups de force. On apprenait, le 13, que, dans la plupart des grandes villes de la Russie centrale, les Soviets maximalistes avaient été renversés par les social-révolutionnaires et les minimalistes, et qu'en beaucoups d'endroits les hommes de Lénine et de Trotsky avaient été massacrés. Les Boches sont partout englobés dans l'animadversion qu'inspirent leurs créatures. Le Dr Helfferich, désigné pour remplacer le comte Mirbach, n'a passé que quelques jours à son poste, retranché dans son hôtel, dans la crainte d'être exécuté comme son prédécesseur. Finalement, il a quitté Moscou pour Pskov, tandis que le camarade Ioffe, représentant des soviets auprès du gouvernement allemand, quittait Berlin. On justifie en Allemagne et en Russie ce chassé-croisé par des prétextes plausibles, mais qui n'empêchent pas de constater le refroidissement survenu dans les relations entre Berlin et les bolcheviks ; l'Allemagne, considérant le pou-

voir et le crédit de ces derniers comme perdus, mais n'étant plus en mesure de faire protéger par des forces suffisantes l'exploitation qu'elle projetait de la Russie, se préparerait à déchirer le traité de Brest-Litovsk comme conclu avec des gens incapables de l'exécuter, et préluderait à ce geste par une sorte de rupture amiable des relations diplomatiques avec eux. Elle se bornerait, en attendant des temps plus propices, à exploiter ce qu'elle tient solidement de la Russie et la Finlande. Mais, en tout cas, les Allemands trouveraient avantageux d'occuper Petrograd : à la date du 12, ils étaient en marche pour exécuter ce dessein.

En Sibérie et dans la Russie orientale, les choses suivent un cours satisfaisant. Les groupements tchéco-slovaques, d'accord avec les groupements politiques locaux, poursuivent leur œuvre contre les Germano-Bolcheviks. Le corps expéditionnaire japonais débarqué à Vladivostok se grossit de contingents français, américains et chinois. Ces forces seront commandées en chef par le général japonais Kikuso Otani qui opéra avec succès contre la base allemande de Kiao-Tcheou.

Les troupes alliées sont bien vues de la population.

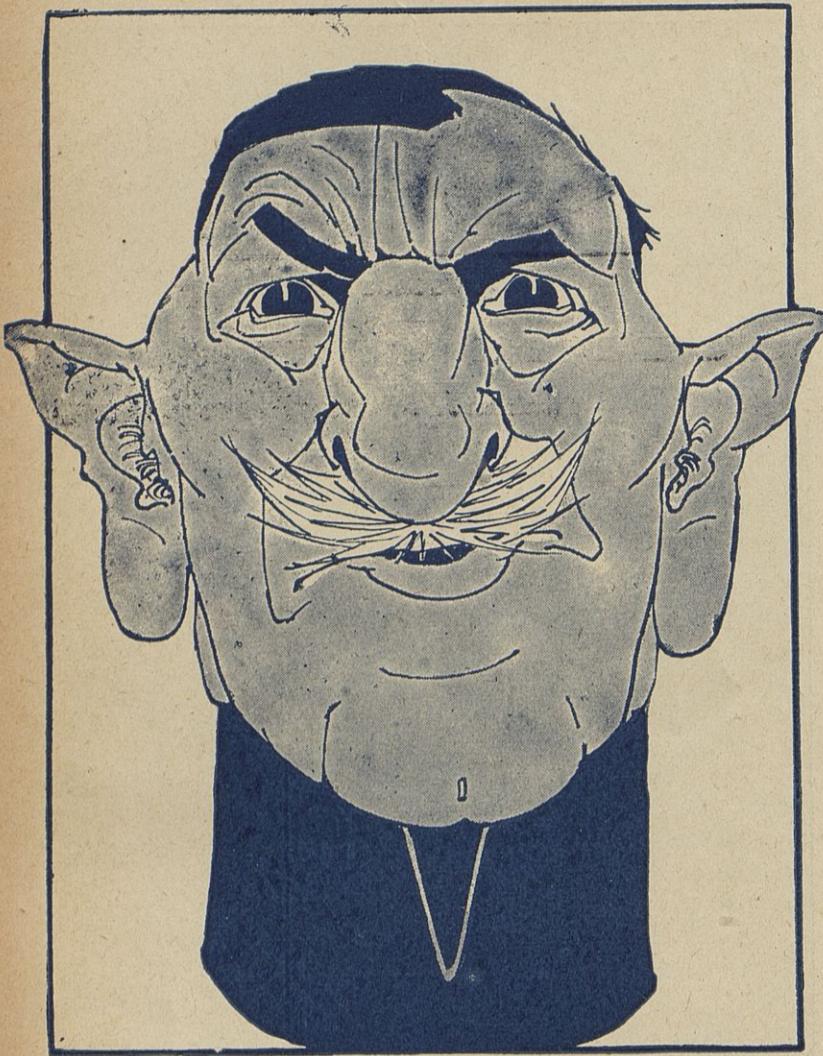
On annonçait, le 12, que les troupes japonaises avaient fait leur jonction avec les Tchéco-Slovaques. La situation en Sibérie devenait menaçante pour les bolcheviks, et nous avons vu qu'en Russie elle n'était pas bonne. C'est sans doute pourquoi Lénine et Trotsky, accompagnés des autres membres de leur gouvernement, se sont réfugiés à Cronstadt, où ils seront, du moins le croient-ils, plus en sûreté. Il paraît que ces deux farouches prolétaires ont assuré leur avenir en faisant passer à l'étranger des sommes considérables qu'ils se sont appropriées.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 200 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 9 et intitulé : « L'armée du général Gouraud a repris la Main-de-Massiges. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

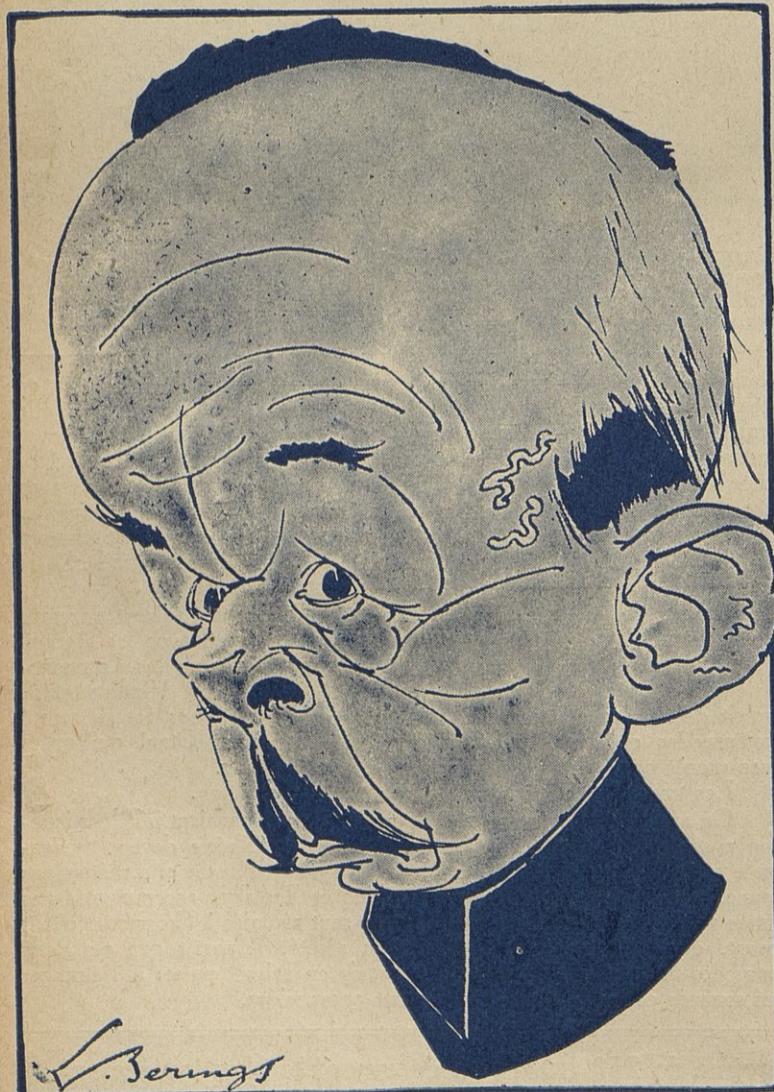
La Guerre en Caricatures



Von WURM.



Von KIRBACH.



BOROEVIC.



Archiduc JOSEPH.

LES BATTUS DE LA PIAVE